

PQ

2220

D3C6

1919



AUGUSTE DORCHAIN



2083

Conte d'Avril

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES ET SIX TABLEAUX

EN VERS



PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, Rue des Saints-Pères, 6

Conte d'Avril

COMÉDIE

Représentée pour la première fois

SUR LE THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON

le 22 Septembre 1885

Musique de Ch.-M. Widor

(Ouvrage couronné par l'Académie Française)

DU MÊME AUTEUR

CHEZ ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR.

POÉSIE

Édition Elzévirienne

POÉSIES (1881-1894). — *La Jeunesse Pensive. — Vers la Lumière. — Poésies diverses*, avec portrait de l'auteur gravé à l'eau-forte. (Petite Bibliothèque littéraire)..... 6 "

Édition in-18 jésus

LA JEUNESSE PENSIVE, poésies..... 3 "
(Ouvrage couronné par l'Académie Française)

VERS LA LUMIÈRE, poésies..... 3 "
(Ouvrage couronné par l'Académie Française)

SANS LENDEMAIN, poésie..... " 50

STANCES A SAINTE-BEUVE, poésie..... " 50

CHANT POUR LÉO DELIBES, poésie..... " 50

THÉÂTRE

ROSE D'AUTOMNE, comédie en un acte, en prose (Odéon et Vaudeville)..... 1 50

POUR L'AMOUR, drame en quatre actes, en vers (Odéon)... 3 "
(Ouvrage couronné par l'Académie Française)

L'ODÉON ET LA JEUNESSE, prologue en vers (Odéon).... " 75

ALEXANDRE DUMAS, à-propos en vers (Odéon)..... " 50

A RACINE, à-propos en vers (Théâtre Français)..... " 50

ODE A MICHELET (Odéon et Théâtre-Français)..... " 50

HYMNE AUX CLOCHES DE PAQUES (Théâtre-Français).... 1 "

MAITRE AMBROS. drame lyrique en quatre actes en collaboration avec François Coppée (Opéra-Comique)..... 1 "
(Heugel, éditeur)

PROSE

LE CAPTIF, traduit de Cervantès. Illustrations de Paul Leroy (Collection Lemerre illustrée). I vol, in-32..... 2 "

DISCOURS SUR LAMARTINE. I vol. in-18 'sus. (Lemerre).. " 75

L'ART DES VERS. I vol. in-18 jésus (Bibliothèque des Annales Politiques et Littéraires) (Fayard)..... 3 50

PIERRE CORNEILLE. I vol. in-18 jésus (Grand Prix Lasserre) (Garnier frères)..... 4 55

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays
y compris la Suède et la Norvège.

AUGUSTE DORCHAIN

Conte d'Avril

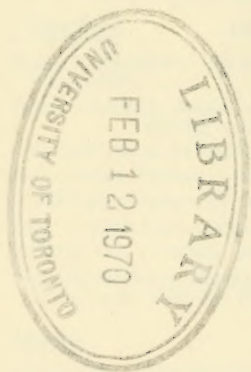
COMÉDIE
EN QUATRE ACTES ET SIX TABLEAUX
EN VERS

Nouvelle Edition



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

PQ
2220
D3C6
1919



A MA MÈRE

AVERTISSEMENT *

Ceci n'est pas une adaptation : à quelques vers et à quelques épisodes près, le texte et la conduite de cet ouvrage nous appartiennent.

Un récit de Bandello et deux ou trois farces italiennes ont fourni à Shakespeare le sujet d'une de ses plus capricieuses comédies : La Nuit des Rois.

Et à notre tour, sur quelques thèmes de Bandello et du grand Shakespeare, nous avons très librement composé une comédie nouvelle : Conte d'Avril.

A. D.

* Voir l'Appendice, à la fin du volume.

PERSONNAGES

1885

*Direction de
Porel*

MM.

| | |
|-----------------------|----------------|
| LE DUC ORSINO. | PIERRE BERTON. |
| SILVIO | SEGOND. |
| MALVOLIO | KÉRAVAL. |
| QUINAPALUS | DUMÉNY. |
| ANDRÈS | JAHAN. |
| L'HÔTELIER | MATRAT. |
| VALENTIN | COLIN. |
| DARIO | TALDY. |
| UN OFFICIER | DUPARC. |
| UN MATELOT | DUARD. |
| UN MUSICIEN | |

Mlles

| | |
|-------------------------|------------------|
| VIOLA | BARÉTY. |
| OLIVIA | ANTONIA LAURENT. |
| JACINTA | RACHEL BOYER. |
| UNE CAMÉRISTE | NOÉMIE. |

1919

*Direction de
Paul Gavault*

MM.

| |
|---------------|
| JOUBÉ. |
| COUTANT. |
| MAURICE LAMY. |
| HASTI. |
| PAUPÉLIX. |
| CHAUMONT. |
| BERNARD. |
| CARETTE. |
| BLANCARD. |
| MARCHAND. |
| BÉCHET. |

Mlles

| |
|----------------|
| NIVETTE. |
| BRIEY. |
| NADINE PICARD. |
| DEMAZIS. |

Une Servante d'auberge. Seigneurs, Matelots, Soldats, Musiciens,
Domestiques.

(Dans une Illyrie imaginaire. — Décors et
costumes dans le goût du seizième siècle.)

Pour la mise en scène détaillée

S'adresser au Régisseur-général de l'Odéon.

Pour la musique de Ch. - M. Widor

(Partition d'orchestre, réduction au piano, arrangements divers)

S'adresser à MM. HEUGEL ET Cie, 2 bis, r. Vivienne (Au Ménestrel).



CONTE D'AVRIL

ACTE PREMIER

Une place avec des arbres. — Au fond, un parc et son mur d'enceinte. — A droite, au premier plan, une auberge : *Aux Armes d'Illyrie*. Devant une treille sous laquelle il y a une table et des sièges; au second plan, un cabaret. — A gauche, la villa d'Olivia et l'extrémité de son jardin. La porte de la villa s'ouvre sur un peron de marbre à double escalier. — Entre l'angle du jardin et le parc du fond, un passage.

SCÈNE PREMIÈRE

VIOLA, MATELOTS. *Ils paraissent à gauche, au fond, et s'arrêtent. Viola est en habits d'homme, son manteau de voyage sur le bras. Un matelot lui montre de loin l'hôtellerie.*

LE MATELOT.

Vous êtes arrivé, maître.

VIOLA.

Tendez la main.

Voici pour votre peine.

Elle lui donne quelques pièces d'argent.

LES MATELOTS

Ah ! monseigneur !

VIOLA.

Demain

Vous reprendrez sans moi la route commencée ;

Adieu donc, mes amis, et bonne traversée !

LES MATELOTS, *en sortant.*

Hurrah pour Silvio !

SCÈNE II

VIOLA, *seule, avec mélancolie.*

Pour Silvio !

Se tournant du côté où les matelots sont sortis.

Ce nom

Que vous me donnez là, ce n'est pas le mien, non.
Celui qui le portait, — qui ne doit plus l'entendre, —

C'était un frère, aimé d'une amitié bien tendre,
Un frère que je pleure... Et vous n'aviez pas là
Silvio, braves gens, mais sa sœur, Viola !

S'avançant vers l'hôtellerie.

Les tristes souvenirs !... — Hermann de Moravie,
Notre oncle, se croyant près de quitter la vie,
Exprime le désir de nous revoir tous deux.
Je suis femme ; ce long voyage est hasardeux ;
Mon frère me ressemble au point qu'on nous confonde,
Car nous sommes jumeaux... Or, pour courir le monde,
Quel moyen de parer à tout événement ?
Prendre le même nom, le même vêtement...
C'est convenu ; l'idée est folle et nous enchante,
Et sous ce leste habit nous quittons Agrigente.
Oh ! que la terre est verte et que le ciel est clair !
Quel plaisir, le voyage à cheval, au grand air !
Je ne suis plus vêtue ainsi qu'une poupée,
Mais je porte la cape, et le feutre, et l'épée !
On s'embarque, la mer étincelle au soleil,
C'est un rêve charmant !... — Mais quel affreux réveil !
La tempête, nos mâts brisés, notre tartane
Échouée aux récifs du golfe de Catane,
Et moi seule sauvée... et mon unique ami,
Mon frère, dans les flots pour jamais endormi !

Elle se passe la main sur les yeux, puis regardant autour d'elle.

Voici donc l'Illyrie où nous devons ensemble
Nous arrêter !... Eh bien, malgré tout, il me semble,
— C'est la première fois depuis notre malheur, —
Quemoinssombre est ma peine et moins navré mon cœur.

Je suis presque joyeuse et j'en ai presque honte !
 Serait-ce le printemps ? la jeunesse qui monte ?
 Je ne sais, mais je sens mon fardeau s'alléger,
 Comme si ce pays n'était plus étranger.
 Il est vrai que le duc vint jadis chez mon père.
 S'il est encor vivant, il voudra bien, j'espère,
 Ainsi qu'il fut reçu chez nous, me recevoir.

*Le maître de l'auberge paraît sur sa porte, la
 tête épanouie, les couteaux de cuisine passés à
 la ceinture.*

L'aubergiste !... Par lui je m'en vais tout savoir.
 — Allons, beau cavalier, il faut jouer ton rôle :
 Fais le vaillant, morbleu ! pour parler à ce drôle,
 Car il ne s'agit pas de donner le soupçon
 Que tu n'es qu'une fille habillée en garçon.

*Elle enfonce son feutre sur sa tête avec crânerie,
 rejette son manteau sur l'épaule et, d'un air délibéré,
 va s'asseoir à la table sous la treille.*

SCÈNE III

VIOLA, L'HÔTELIER.

VIOLA.

Çà, monsieur l'hôtelier !

L'HÔTELIER.

Monseigneur... Excellence...
Que faut-il ? à manger ? à boire ?... Je m'élançe.

VIOLA.

Ne vous élancez pas, mais servez-moi du vin.

L'HÔTELIER, *commandant.*

Du Lacryma-Christi ! du plus vieux, du plus fin !

*Une servante apporte une bouteille et un verre.
Viola se verse une goutte de vin et y trempe à peine
les lèvres, pour la forme.*

A celui-là, messire, il faut rendre les armes !
Hier, dom Balandas, le grand prieur des Carmes,
En but une bouteille avec tant d'onction
Qu'il voulut me donner sa bénédiction.

VIOLA, *à part.*

Il est facétieux !

Haut.

Çà, trêve de sornettes !
Répondez nettement à mes questions nettes.

L'HÔTELIER, *à part.*

Ho !

VIOLA.

Qui règne en ces lieux ?

L'HÔTELIER.

Le duc Orsino neuf.

VIOLA, *à part.*

Bon.

Haut.

Est-il marié, célibataire ou veuf ?

L'HÔTELIER.

Célibataire encor, mais, cependant, il brûle
D'abdiquer ce beau titre. Au moins le bruit circule...

VIOLA, *l'interrompant.*

Son palais ?

L'HÔTELIER.

Tout au bout du parc.

Avec mystère, montrant la villa.

De ce côté

Loge une grande dame... (On a même conté...

VIOLA.

Que me fait ?

L'HÔTELIER, *avec malice.*

Parler d'elle ou de lui, c'est tout comme.

VIOLA, *à part.*

Cela peut m'être utile, alors.

Haut.

Parlez, brave homme !

L'HÔTELIER, *après un soupir de satisfaction.*

Donc, en ce pavillon logeait le grand veneur

De la cour, le marquis Astolfo. Ce seigneur,
Assez présomptueux, en dépit de son âge,
— Soixante ans, disait-il : il avait davantage, —
Osa prendre pour femme, et chacun l'envia,
Cette altière beauté, madame Olivia.
Il en mourut, voici bientôt deux ans. Sa veuve
Jure de s'en tenir à la première épreuve,
Quoique d'un œil peu triste et d'un cœur peu marié
Elle ait vu décéder son illustre mari.
Mais bast ! trois amoureux voltigent autour d'elle
Comme des papillons autour d'une chandelle.
Et d'abord c'est un vieux garçon, un sien cousin,
Ivrogne... puisqu'il boit au cabaret voisin.
Le second amoureux serait un tout jeune homme ;
On ne sait ce qu'il vaut ni comment il se nomme,
Je passe. Le troisième, oh ! c'est très différent :
Parti superbe : esprit, âge, fortune, rang,
Tout s'y trouve : il s'agit du noble duc lui-même !

VIOLA.

Nous y sommes enfin ! — C'est donc le duc qu'elle aime ?

L'HÔTELIER.

Point. Voilà le plus fort ! Le jeune homme inconnu,
Ce prétendant obscur, serait le bienvenu.

VIOLA, *avec curiosité.*

Quoi ! le duc est donc laid ?

L'HÔTELIER.

Non, très aimé des femmes,

Au contraire ! On prétend que les plus nobles dames,
Les plus sages, l'auront eu l'ont eu pour amant.
La seule Olivia lui résiste.

VIOLA, *rêveuse.*

Vraiment ?...

Je voudrais bien le voir.

L'HÔTELIER.

Pour courtiser sa belle
Qui va, dans un instant, sortir de la chapelle,
Son Altesse le duc viendra l'attendre ici.
Restez en cet endroit, vous le verrez.

VIOLA.

Merci.

Je descendrai chez vous.

L'HÔTELIER.

Dans ma meilleure chambre :
On y gèle en juillet, on y grille en décembre.

Fausse sortie.

Si Monseigneur chez nous veut prendre ses repas,
Ma cuisine à coup sûr ne lui déplaira pas :
J'excelle dans cet art, et moi-même j'opère.

Même jeu.

Mes aïeux étaient grands moutardiens du Saint-Père !

Il rentre dans l'auberge.

VIOLA, *haussant les épaules.*

Ah ! le sot personnage ! Il eût bien réjoui
 Mon pauvre Silvio... Silvio ! toujours lui !
 C'est en vain que je veux chasser de ma pensée
 Une lueur d'espoir inutile, insensée !
 Je me dis quelquefois : est-on sûr qu'il soit mort ?
 N'aura-t-il point gagné quelque île ou quelque port ?
 Qui sait ? Il n'est pas loin, peut-être. Cette rive,
 Peut-être qu'il la quitte au moment où j'arrive
 Peut-être, en ce moment, si je tournais les yeux,
 Le verrais-je ?... Folie !...

*Elle entre à son tour dans l'auberge, lentement.
 Pendant les derniers vers, Silvio, exactement vêtu
 comme sa sœur, paraît au fond, à gauche, avec le ca-
 pitaine Andrès.*

SCÈNE IV

SILVIO, ANDRÈS, puis QUINAPALUS.

SILVIO.

Andrès, il vaudrait mieux
 N'y plus songer : ma sœur est bien morte, vous dis-je.
 Moi-même ô généreux sauveur, par quel prodige

M'avez-vous recueilli sur l'épave où j'errais
 Blessé, me cramponnant à des lambeaux d'agrès?...
 Mais quant à Viola, sa perte est trop certaine !
 — Que je fus malheureux, cher et bon capitaine,
 Malgré votre amitié touchante, jusqu'au jour
 Où, passant par ici, j'ai rencontré...

ANDRÈS, *l'interrompant et montrant la maison d'Olivia.*

...l'amour.

SILVIO, *avec exaltation.*

La joie ! et le désir de vivre ! et le courage !

ANDRÈS.

Ah ! je vous ressemblais, lorsque j'avais votre âge !
 Mais c'est donc du bonheur qu'un amour sans espoir ?

SILVIO.

Oui, l'admirer de loin, de loin l'entendre, voir
 Son ombre quelquefois passer à la fenêtre,
 Lui jeter par le vent des baisers, sentir naître
 Je ne sais quoi de fier qui vous gonfle le cœur,
 Être un jeune homme, enfin, — c'est déjà du bonheur !

ANDRÈS, *à part, avec mélancolie.*

O jeunesse !

*Pendant ces derniers vers, Quinapalus est sorti
 du cabaret. Il aperçoit Silvio.*

QUINAPALUS, *à part.*

Ah ! c'est lui, mon galant.

ANDRÈS, *montrant Quinapalus.*

Prenez garde,
Silvio, car voici quelqu'un qui nous regarde.

Il s'éloigne un peu avec Silvio.

QUINAPALUS, *à part.*

Oui, je le reconnais, le jeune freluquet
Qui, cette nuit encore, apporta ce bouquet
Sur le balcon. Je vais l'attraper d'importance.
Le *hic*, c'est qu'ils sont deux... Attendons, par prudence,
Que le petit soit seul, car l'autre me paraît
Assez mauvais coucheur... Rentrons au cabaret.

Il y rentre. Silvio et Andrès reviennent sur le devant de la scène, continuant leur conversation.

ANDRÈS.

Vous partez, cependant !

SILVIO.

Je vais en Moravie.
Si je pouvais rester, j'en aurais grande envie,
Mais on m'attend. Enfin, que tout marche à mon gré,
Et dans un mois d'ici, certes, je reviendrai.

ANDRÈS.

Ami, pour ce voyage il faut quelque ressource...
Voulez-vous m'obliger beaucoup ? Prenez ma bourse.

SILVIO.

Comment la refuser, quand on me l'offre ainsi ?

Il la prend.

Je vous rendrai la chose à mon retour ici,
Car vous ne quittez pas cette ville, sans doute ?

ANDRÈS.

Hélas ! je n'y puis plus rester, quoiqu'il m'en coûte :
Après ce duel, fatal à l'un des courtisans
Du feu prince, je fus exilé pour dix ans.
Je n'ai qu'un sauf-conduit et ce soir il expire.
L'exil est triste, mais la prison serait pire ;
Je dois donc, sans retard, passer à l'étranger.

SILVIO, *avec élan.*

Andrès, vous reviendrez dans un mois sans danger.

ANDRÈS.

Qu'est-ce à dire ?

SILVIO

J'aurai mes lettres d'audience :
On me présente au duc, j'obtiens sa confiance,

Et, comme il est clément et juste, au premier jour
Je lui dis votre affaire et vous sauve à mon tour.

ANDRÈS, *joyeux et attendri.*

Silvio, mon enfant, venez qu'on vous embrasse !

SILVIO.

Dans un mois, noble ami, vous aurez votre grâce.
Comptez sur moi !

ANDRÈS.

Prenons rendez-vous. En quel lieu ?

SILVIO.

Dans cette hôtellerie... En face d'elle !

ANDRÈS.

Adieu !

Il sort, à gauche.

SILVIO, *tirant un bouquet de sa poitrine et le
jetant sur le perron d'Olivia.*

Portez-lui, tristes fleurs contre mon sein pressées,
Et toute ma tendresse et toutes mes pensées !

Il envoie un baiser et s'en va par la droite derrière le cabaret. — Quinapalus en sort ; il n'a pas vu Silvio, mais il traverse le fond de la scène et suit des yeux, à gauche, Andrès qui s'éloigne. — Pendant ce jeu, Viola reparait à la porte de l'hôtellerie, avec l'hôtelier.

SCÈNE V

QUINAPALUS, VIOLA, L' HÔTELIER.

VIOLA, *achevant de donner des ordres à l'hôtelier resté sur le pas de la porte.*

Enfin, vous enverrez au vaisseau l'Orion
Demander mon bagage.

L'hôtelier s'incline et rentre. A elle-même, gaiement.

Eh oui, mon cotillon,
Tous mes colifichets de femme ... Quand j'y pense !
Mon pauvre Silvio qui m'a fait, par prudence,
Jurer de ne quitter jamais ces vêtements
Avant d'être là-bas, chez notre oncle ! — Serments
Inutiles ! — Pourquoi, grand Dieu ! les quitterais-je ?
Ne me vont-ils pas bien ?

QUINAPALUS, *se retournant et l'apercevant, à part.*

Ah ! je le prends au piège !

Il aborde Viola.

Quatre mots, s'il vous plaît. J'ai nom Quinapalus,

Et, si vous l'ignorez encor, je suis de plus
Cousin d'Olivia, laquelle est mon amante.

VIOLA.

Monsieur, j'en suis ravi. Cette dame est charmante,
Dit-on, vous devez donc être félicité
D'avoir su plaire à tant de grâce et de beauté.

QUINAPALUS, *à part*.

Ouais ! que dit-il ? Vraiment son aplomb m'interloque !
Est-ce moi, par hasard, qui battrais la breloque ?
Non...

VIOLA, *à part*.

Il est évident que ce seigneur a bu.

QUINAPALUS, *prenant sa grosse voix*.

Inutile, monsieur, de nier : j'ai tout vu.

VIOLA.

Que nierais-je, en effet ?

QUINAPALUS.

Près de cette demeure,
C'était vous, n'est-ce pas, qui rôdiez tout à l'heure ?

VIOLA.

Possible.

QUINAPALUS.

Eh bien, alors ?

VIOLA.

Mais... quel mal ?...

QUINAPALUS.

Ah ! quel mal ?

Que le duc me dispute un cœur, c'est très normal,
— J'en suis même flatté, bien que je le déplore, —
Mais qu'un simple blanc-bec fasse le mirlidore,
Qu'un morveux, qui n'a pas perdu ses dents de lait,
Ose être mon rival ?... Halte-là, s'il vous plaît !

VIOLA.

Monsieur, vous vous trompez...

QUINAPALUS.

Je suis un imbécile,

Peut-être ?

VIOLA, *intimidée*.

Ce matin j'arrive de Sicile.

QUINAPALUS, *à part*.

Il s'excuse, il a peur... Pous-sons terme !

Haut.

Apprenez

Que si je vous surprends encor levant le nez
Vers la fenêtre ou ce matin vous soupirez,
Il vaudrait mieux tomber dans les mains des pirates,

Monsieur, ou sous la dent des tigres et des loups,
Que sur moi quand je suis en colère — et jaloux !

*Viola, un peu effrayée, recule de quelques pas.
Sur ces entrefaites, le duc paraît accompagné de
Dario, de Valentin et d'autres seigneurs de sa suite.
Quinapalus les aperçoit. A part.*

Je suis pris ! C'est le duc et tout son équipage !

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE DUC *et sa suite.*

LE DUC.

Que veut dire ceci ? Pourquoi ce beau tapage ?
Fi donc, Quinapalus, effrayer un enfant !

A Viola.

Ami, ne craignez rien, Orsino vous défend.

VIOLA, à part, émue.

Lui ! le duc Orsino !

LE DUC, à Quinapalus.

Gageons, buveur insigne,

Que vous avez déjà visité quelque vigne !
Je vous pardonne encor, pour la dernière fois,
Cette fanfaronnade et cet éclat de voix,
En faveur de ma belle Olivia.

QUINAPALUS, *très humble, en s'inclinant.*

Grand prince,
Je vous baise les mains.

Se redressant et regardant Viola, à part.

Si jamais je te pince !

Il sort.

SCÈNE VII

LES MÊMES, *moins* QUINAPALUS.

LE DUC, *à Viola.*

Approchez, mon enfant. Comment vous nomme-t-on ?

VIOLA.

Silvio, monseigneur. Et voyez le chaton
De ma bague : ce sont les armes de mon père.

LE DUC.

Le baron Stefano d'Agrigente ! — Ah ! j'espère
Que vous lui ressemblez, Silvio, car vraiment
C'était un noble cœur. Sous son commandement
Je fis près de Tunis une chasse au corsaire ;
J'étais jeune, il m'aima d'une amitié sincère,
Et je bénis le sort qui met sur mon chemin
Son fils, pour qu'à mon tour je lui tende la main.

Il lui tend la main, que Viola baise.

Restez en Illyrie et devenez mon page.

VIOLA, *avec regret.*

Monseigneur, il m'en faut poursuivre ce voyage !...

LE DUC.

Où cela ?

VIOLA.

Chez notre oncle Hermann.

LE DUC.

Il n'est point temps !

Votre oncle Hermann est loin : malgré ses soixante ans
Ce héros a toujours l'épée à la besogne :
Contre les Esclavons il se bat en Pologne.
Vous l'attendrez chez nous !

VIOLA, *avec une hésitation et embarras.*

C'est donc vrai, monseigneur,
Que vous voulez de moi pour votre serviteur ?
Je brûle d'accepter, et cependant je n'ose...
A quoi puis-je être utile ? A rien, à peu de chose !
Je suis bien ignorant, allez, pour un garçon :
Je n'ai jamais appris l'escrime, le blason :
J'ai les goûts... d'une fille, et, pour talents suprêmes,
Je sais un peu chanter et dire des poèmes !

LE DUC, *avec racinement.*

Des vers et des chansons ?... Mais cela, c'est sans prix,
Et tu sais tout, alors, n'eusses-tu rien appris.
Des vers et des chansons ? — Par avance je t'aime !
Malheureux qui n'a pas de musique en lui-même !
Malheureux qui jamais n'écoula dans son cœur
Les inspirations chanter leur divin chœur !
De ceux-là, quels que soient leur visage et leur vie,
Il faut que l'on s'écarte et que l'on se délie :
Mais tu peux approcher des autres, car, vois-tu,
Quand on admire on est bien près de la vertu.
Ne crains rien de tous ceux qui chantent, car leurs âmes
N'ont point de noirs complots ni de replis infâmes :
Le don mystérieux peut leur être compté
Comme un signe certain d'honneur et de bonté !

VIOLA, *très émue.*

Monseigneur, je serai votre page.

LE DUC, *souriant.*

Ah ! tu l'oses,

A présent ! — Sache-le, ce ne sont pas des roses
Tous les jours, que servir un tel maître ! Je suis
Un homme très fantasque : heureux ou plein d'ennuis,
Qui gémit à l'aurore et qui chante à la brune,
Caressant ou grondeur, changeant comme la lune
Ou comme le nuage et la mer...

Olivia paraît au fond, à gauche, vêtue de deuil et voilée. Derrière elle, Jacinta, sa camériste, et Quinapalus ; puis, ferme la marche, l'intendant Malvolio qui porte à deux mains, comme une chässe, le livre d'heures de sa maîtresse.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, OLIVIA, JACINTA, QUINAPALUS,
MALVOLIO.

LE DUC, *montrant Olivia.*

Tiens, voici

Celle qui fait ma joie et qui fait mon souci.

A part.

Je l'avais oubliée !

Il va au-devant d'Olivia, qui s'arrête, tandis que Viola et les gentilshommes s'écartent discrètement, vers la droite, et que, à gauche, Jacinta, Quinapalus et Malvolio s'échelonnent sur les marches du perron. — Avec une galanterie un peu emphatique.

Ah ! relevez ces voiles

Qui cachent vos grands yeux, mes deux seules étoiles !
 Sous ce rideau jaloux, les roses et les lys
 Peuvent-ils plus longtemps rester ensevelis ?

OLIVIA, *moqueuse.*

S'ils y restent, seigneur, c'est qu'il est nécessaire
 De garder aujourd'hui ces pauvres fleurs en serre.

LE DUC.

Vous me raillez !

OLIVIA.

Vous me flattez.

LE DUC.

Mais non !

OLIVIA.

Mais si.

LE DUC.

Hélas ! toujours glacée !

OLIVIA.

Hélas ! toujours transi !...

Encor, si vous trouviez quelque pointe nouvelle.

LE DUC.

Je varierai... le jour où vous serez moins belle.
Je vous aime !

OLIVIA.

Je sais.

LE DUC.

Et j'en suis fou !

OLIVIA.

Je vois.

LE DUC.

Amollir votre cœur !

OLIVIA.

Modérer votre voix !

LE DUC.

Du moins, Olivia, si dans votre demeure
Vous vouliez m'accueillir quelquefois, rien qu'une heure,
Tous mes respects, tous mes...

OLIVIA, *l'interrompant.*

Non, perdez cet espoir.

Mon veuvage est récent : je ne puis recevoir,
 Sans manquer de pudeur et de délicatesse,
 Un amant déclaré comme l'est Votre Altesse.
 Lorsque, le mois prochain, j'aurai quitté le deuil,
 Nous verrons... Cependant, me voici sur le seuil
 De ma porte. Le temps est chaud, le soleil darde,
 Et, pour ne point gâter... tous mes lys, il me tarde
 De rentrer au logis. Voulez-vous un conseil ?
 Ne restez pas non plus davantage au soleil.
 Au revoir, monseigneur,

Avec une révérence.

Je suis votre servante.

LE DUC, *à part.*

O sphinx impénétrable ! O coquette savante !

Olivia se dirige vers le ferron, gravit les premières marches, se retourne et aperçoit Viola, qu'elle prend pour son frère.

OLIVIA.

Ah !... Vois donc, Jacinta !

JACINTA.

Quoi donc, madame ?

OLIVIA.

Lui,

Notre jeune amoureux... Oh ! qu'il est charmant !

JACINTA.

Oui.

C'est un page...

OLIVIA, trouvant le bouquet de Silvio.

Et voici la fleur qu'il m'a jetée !

*Elle s'accoude à la rampe, suivant des yeux Viola, qui, avec Dario et Valentin, s'est rapprochée du duc.**LE DUC, toujours plongé dans ses réflexions.*

Plus ondoyante et plus diverse que Protée !

*Aux gentilshommes.*L'avez-vous entendue ? On ne m'a pas souvent
A ce point maltraité.*A Viola.*

Silvio, mon enfant,

Pour montrer ton savoir la place est bien choisie :
Dis-nous quelque chanson ou quelque poésie,
Quelque chose de tendre et non pas de moqueur,
Car tout ce persiflage a desséché mon cœur !*VIOLA, après avoir cherché un instant,
dit les strophes suivantes.*Amants, quelle erreur est la vôtre
Quand vous vous croyez séparés !
Si vos cœurs sont faits l'un pour l'autre,
Tôt ou tard vous vous rejoindrez :

Ni le sort et son injustice,
 Ni les pères et leurs serments,
 N'empêchent que tout aboutisse
 A la rencontre des amants.

Quelquefois, c'est votre cœur même
 Qui met un obstacle à vos pas :
 Tel ne croit pas aimer, — il aime !
 Tel croit aimer, — il n'aime pas !
 Mais, comme il faut que les yeux s'ouvrent,
 Un jour, après mille tourments,
 Toutes les erreurs se découvrent
 Pour la rencontre des amants.

Voici fleurir les giroflées,
 Les anémones, les ajoncs,
 C'est avril ! aux branches gonflées
 Viennent d'éclater les bourgeons ;
 Dans le jardin, dans la broussaille '
 S'envolent des baisers charmants ;
 Tout sourit, tout chante et tressaille...
 — C'est la rencontre des amants !

LE DUC, *avec effusion.*

Ah ! Silvio ! merci ! Ta voix et ta ballade
 Ont fait du bien à ma pauvre âme si malade !

QUINAPALUS, *à part.*

Le traître ! Sa chanson me grise le cerveau !

OLIVIA, *à part, avec passion.*

Comme je l'aimerais !

VIOLA, *de même.*

Comme le duc est beau !

Tableau : *A gauche, sur le ferron, Olivia, Jacinta, Quinapalus, Malvolio. — Au milieu de la scène, Viola, le duc, et sa suite. — A droite, l'hôtelier sur le pas de sa porte, le bonnet à la main, ébahi. La toile tombe.*





ACTE DEUXIÈME

TABLEAU I

Un parc. Grands arbres, statues, boquets de lilas. Vers le milieu de la scène, un buisson derrière un banc de marbre.

SCÈNE PREMIÈRE

VALENTIN, DARIO, MUSICIENS. *Ils entrent par la gauche.*

VALENTIN, aux musiciens, en leur désignant un point
à droite.

Arrêtez ! — A travers les branches de cet arbre
Voyez-vous ce balcon de porphyre et de marbre ?

Tendez bien votre archet, prenez bien votre la,
Et quand vous serez prêts, allez vous poster là,
Avec précaution, doucement, sans tapage.

UN MUSICIEN.

Quand commencerons-nous à jouer, seigneur page ?

VALENTIN.

Tout à l'heure. On ira vous donner le signal
Dès que viendra le duc. Il est très matinal.

LE MUSICIEN.

Que jouerons-nous ?

VALENTIN.

Le duc ne vous le fait point dire ;
Mais que la circonstance, au reste, vous inspire,
Car de son vieil époux couché dans le cercueil
Madame Olivia quitte aujourd'hui le deuil.

LE MUSICIEN.

Il suffit, je comprends : nous devons faire entendre
Un morceau qui soit gai, tout à la fois, et tendre.

VALENTIN.

C'est cela... qui réponde au double sentiment :
Gai, c'est pour le défunt ; tendre, c'est pour l'amant.
— Allez, mettez-y bien tout votre art, je vous prie,
Et l'on vous comptera vingt ducats d'Illyrie.

Les musiciens sortent à droite.

DARIO.

Voici venir le duc et Silvio, je crois.

VALENTIN.

Le page favori ! Mon cher, depuis un mois,
Il nous a supplantés dans la faveur du maître !

DARIO.

Et dès le premier jour, car il n'eut qu'à paraître.
Mais il est si charmant et si modeste !... Viens,
Il est temps de songer à nos musiciens.

*Ils sortent à droite. Le duc entre à gauche, appuyé
sur l'épaule de Viola.*

SCÈNE II

LE DUC, VIOLA.

LE DUC.

Regarde, Silvio ! Vois comme la rosée
suspend à chaque fleur une perle irisée
Et fait s'épanouir les grappes des lilas !
Non, je ne suis plus triste et je ne suis plus las :

Tout à l'heure, en voyant au loin, de ma fenêtre,
A travers les brouillards le gai soleil renaître,
J'ai senti dans les cieux, à l'orient vermeil,
Dans les bois, sur les eaux, en moi-même, un réveil !
O le riant et frais matin ! l'heure divine !
Un souffle généreux traverse ma poitrine,
Il me soulève, et comme une ardente liqueur,
Le printemps et l'amour me bouillonnent au cœur !

VIOLA, appuyant sa tête en arrière, sur la poitrine
de son maître.

Oui, dans l'air où les fleurs cette nuit sont écloses
Flotte l'encens des lys, des jasmins ou des roses,
Selon le vent qui passe, et ces parfums changeants
Viennent porter le trouble au cœur des jeunes gens...

Premiers accords de l'aubade.

Maître, elle m'envahit, cette ivresse magique...

LE DUC.

La musique commence, — écoutons la musique !

Musique, sur laquelle se disent les vers suivants :

Les yeux battus, fermés au matin qui pâlit,
La brune Olivia repose en son grand lit,
Sur un épais duvet, sous des courtines blanches
Où sa main a brodé des oiseaux et des branches,
Et, rêvant de l'aubade en son demi-sommeil,
Croit entendre des voix lui chanter le réveil.

« Qu'est-ce donc ? rêve-t-elle, est-ce le chœur des anges
M'arrivant du divin séjour ?

Non, ce sont les pinsons, plutôt, et les mésanges
Qui me disent : « Voici le jour !

« Vous réveillez-vous, la belle oublieuse ?
Belle nonchalante, ouvrez vos yeux doux !
N'entendez-vous pas la chanson joyeuse
Que dans l'aubépin, le frêne et l'yeuse
Nous vous chantons tous ?
Vous réveillez-vous la belle oublieuse ?
Vous réveillez-vous ?

« Vous réveillez-vous, la belle endormie ?
Pourquoi n'être pas levée avec nous ?
En vain nous chantons : vous n'écoutez mie !
De votre sommeil, o gentille amie !
Nous sommes jaloux.
Vous réveillez-vous, la belle endormie ?
Vous réveillez-vous ? »

Elle écoute... Un souris léger plisse sa bouche...
Par un coin du volet, sur le bord de la couche,
Un furtif rayon d'or vient baiser son bras blanc.
Un turtif rayon d'or vient baiser son bras blanc.
Ses yeux sont toujours clos. Mais voici qu'en tremblant
Glisse sous sa paupière une lueur d'aurore...
— Allez, musiciens ! Plus haut ! plus haut encore !...
Non, ce ne serait plus aussi bien, calmez-vous,

Plus bas ! plus bas !... Le chant déjà discret et doux
S'apaise encor... Ce n'est qu'un murmure d'abeille...
Il s'éloigne... il s'éteint...

La musique cesse.

Et ma beauté s'éveille !

« Quoi ! je n'entends plus rien ! dit-elle ; ai-je rêvé ?
Car j'ai dormi longtemps : le soleil est levé ! »

*Au nom d'Olivia, Viola d'abord a porté la main,
douloureusement, à sa poitrine ; mais, peu à peu,
elle s'est abandonnée au charme de la musique et
son visage a rayonné.*

LE DUC.

Silvio, que dis-tu de l'aubade ? Tu l'aimes ?

VIOLA, *avec enthousiasme.*

Elle trouve un écho dans les profondeurs mêmes
Où tressaille l'amour !

LE DUC.

Dieu ! quel air triomphant !

Quoi, tu parles ainsi de l'amour, mon enfant ?

— Enfant !... Oui, c'est le nom dont encor je te nomme,

Car ce serait mentir que t'appeler un homme.

Tu le seras trop tôt, hélas ! Même à vingt ans,

Que te restera-t-il de ces fleurs du printemps ?

Mais aujourd'hui ta lèvre est riante et vermeille ;

Comme un chant d'oiseau bleu ta voix charme l'oreille ;

Tu n'as point nos laideurs, n'ayant point nos soucis ;

L'amour, en te voyant, flotterait indécis,
Tant ce visage est pur et semble d'une femme.
Et tu parles d'amour ? On dirait, sur mon âme !
A ta mine exaltée, à ton accent vainqueur,
Que quelqu'un t'a déjà fait palpiter le cœur...
Pourquoi pas, après tout ?

VIOLA.

Monseigneur, je vous jure...

Après une seconde de réflexion et un sourire.

Bah ! — Vous avez dit vrai !

LE DUC

Quelle est la créature
Qui dans cette jeune âme a causé tant d'émoi ?

Silence de Viola.

Voyons, est-elle brune, ou blonde comme moi ?

VIOLA.

Comme vous.

LE DUC.

Mais encor... son visage ? sa taille ?

VIOLA.

Comme vous.

LE DUC.

Comme moi toujours ! Oh ! qu'elle vaille

Mieux que moi pour le reste, en ce cas, car tu sais
Que je suis un étrange animal, par accès !

VIOLA.

Elle est tout comme vous : capricieuse... et bonne.

LE DUC.

Toujours la ressemblance ! Ah ! voilà qui m'étonne.
Fi, le vilain flatteur, le flatteur effronté
Comme un page qu'il est ! Dis-moi la vérité :
Est-il ici, l'objet pour qui ton cœur s'enflamme ?

VIOLA.

Tout près d'ici.

LE DUC.

Son nom ?

VIOLA, *d'un ton pénétré.*

Je le garde en mon âme.

-- Du reste, monseigneur, n'en soyez pas jaloux :
Je n'ai jamais aimé de femme autant que vous.

LE DUC.

Bien vrai ? Ce n'est pas grave, alors ; je te pardonne.
Je ne cache pas, moi, le nom de ma madone !
Ah ! je ne croyais point, dans le premier moment,
Mettre à cette conquête un tel acharnement ;
Mais, plus que sa beauté, mais plus que son mérite

Sa résistance encor m'aiguillonne et m'irrite.
 Si, pour l'avoir, il faut l'épouser, je le veux.
 La couronne ira bien à ses sombres cheveux !
 Je veux que sa beauté trouble toutes les têtes ;
 Je veux, en nous voyant ensemble, dans les fêtes,
 Passer parmi les fleurs, l'or et les diamants,
 Qu'on s'écarte et qu'on dise : « Oh, les heureux amants ! »

VIOLA.

Voilà donc ce que c'est que l'amour ! — ou le vôtre,
 Tout au moins ! — car pour moi j'en imagine un autre
 A la fois plus intime, et plus tendre, et plus doux
 Que cet amour pompeux qui vous plaît tant, à vous !
 Si j'étais... votre femme ou votre fiancée,
 Maître, — pour supposer une chose insensée, —
 Ah ! comme je ferais l'importune ruineur
 Que les indifférents font autour du bonheur !
 Je voudrais vous suffire à force de tendresses,
 Et mes lûtes, à moi, ce seraient vos caresses.
 — Le cœur d'Olivia, sans doute, est moins enclin
 A ces calmes plaisirs... mais je suis si calin !

LE DUC, qui est devenu rêveur.

Tais-toi, si j'écoutais plus longtemps ton histoire,
 Mon petit Silvio, je finirais par croire
 Qu'une autre femme un jour me pourra mieux charmer
 Et que je n'aime pas autant qu'on peut aimer !

VIOLA, dans un éclair de joie.

Vous vous fêtes, alors, déjà dit à vous-même ?

LE DUC.

Oui... mais je ne veux pas douter ainsi; je l'aime,
Je l'aime!... Je ne puis à ce point m'abuser...
Tiens, la preuve : je viens encor de composer
Des vers : c'est un sonnet, et de la bonne marque,
Tout plein de traits d'esprit, comme ceux de l'étrarque,
Où j'ai, sans me flatter, peint assez galamment
Les froideurs de ma belle et mon affreux tourment.
Le voici. Prends encor cette bague où s'embrase
Un chaton merveilleux fait d'une chrysoprase,
Car j'ai compté sur toi, si cela t'est égal,
Pour remettre l'écrin avec le madrigal.

VIOLA, *à part, avec tristesse.*

Si cela m'est égal!

LE DUC.

Mais surtout, fais en sorte
De voir Olivia, quitte à forcer la porte;
Puis, avant de partir, tu lui demanderas
Son portrait.

VIOLA, *avec résignation.*

Et que lui dirai-je?

LE DUC.

Tu diras...

Tout ce qu'on dît en pareil cas : que dans mon âme
Ses yeux ont allumé l'inextinguible flamme ;

Qu'en ses chaînes je suis captif ; que ses rigueurs
 Me plongent nuit et jour en d'affreuses langueurs :
 Que, dans un seul espoir ayant souci de vivre,
 Je souhaite parfois que la mort me délivre...

VIOLA.

Est-ce vrai ?

LE DUC.

Non, grand Dieu ! c'est fort exagéré,
 Mais cela fait très bien.

VIOLA.

Alors... je le dirai.
 — Pourtant, j'aimerais mieux rester.

LE DUC.

Enfant timide !
 Olivia n'est point l'enchanteresse Armide ;
 Que crains-tu d'elle ?

VIOLA.

Rien, mais je ne sais pourquoi,
 Je voudrais bien qu'un autre...

LE DUC.

Eh non, ce sera toi.
 Oui, mon plus gentil page aura ce privilège.
 Tu me porteras chance. Et comment enverrais-je
 Un autre messager d'amour à ma beauté,
 Plus pareil à l'Avril, précurseur de l'Été ?

Va, mon bon Silvio, va trouver ma maîtresse.
Sollicite, et si l'on t'écarte, insiste, presse,
Sois éloquent, hardi, galant, spirituel!...

Elle reste immobile et triste. Avec câlinerie.

Allons, approche-toi!...

Viola s'approche, il la baise au front.

Courage!

Il sort.

VIOLA, à part.

Oh! le cruel!...



TABLEAU II

Chez Olivia. Balé vitrée ouvrant sur un balcon. Portes. Sur une table, un bouquet de roses, une miniature, un miroir.

SCÈNE PREMIÈRE

OLIVIA, JACINTA, puis MALVOLIO et QUINAPALUS. Au lever du rideau, Olivia près du balcon, ajuste les dernières mesures de l'aubade ; puis, se retournant vers Jacinta.

OLIVIA.

Les artistes sont bons, les airs originaux.
Mais c'est vraiment jeter sa musique aux moineaux !

Bruit d'une dispute dans la coulisse.

Des querelles, déjà !

JACINTA.

Toujours.

Entre Quinapalus poursuivi par Malvolio, qui tient une bouteille à la main.

MALVOLIO.

C'est une honte,

Seigneur Quinapalus ! Mais je vais rendre compte

A Madame, sans plus tarder, de ce larcin.

— Comme elle doit rougir d'avoir un tel cousin !

QUINAPALUS, *goguenard.*

A votre aise ! Parlez en toute confiance.

OLIVIA.

Monsieur Malvolio, je vous donne audience.

JACINTA.

Monsieur Malvolio, nous vous écoutons tous.

MALVOLIO.

Mais... je n'ai pas besoin que vous m'écoutez, vous !

A Olivia, solennel.

Madame, pardonnez si j'ose à vos oreilles

Exposer...

OLIVIA.

Allez !

MALVOLIO.

Il s'agit de deux bouteilles
 De votre plus vieux vin, d'un vin digne d'Hébé,
 Que le seigneur ici présent a dérobé
 À l'office. Je l'ai surpris : il buvait celle
 Que je tiens ; l'autre était derrière la vaisselle.
 Nous l'avons, par malheur, en l'apportant ici,
 Cassée.

QUINAPALUS.

Elle était vide à peu près, Dieu merci !

OLIVIA, à *Quinapalus*.

Mon cousin, trop longtemps j'ai toléré vos frasques,
 Mais je perds patience.

QUINAPALUS.

Ah ! pour deux pauvres fiasques
 Qui, tout au fond d'un noir caveau, loin du soleil,
 Vieillissaient tristement dans leur poudreux sommeil !

MALVOLIO, *levant les yeux au ciel*.

Se griser !

QUINAPALUS.

Vous, buveur d'eau claire, on vous récuse.
 Se grise-t-on avec du vin de Syracuse ?
 D'ailleurs, vous nommez rat ce qui n'est que souris :
 Je suis gai quelquefois, je ne suis jamais gris !

OLIVIA.

Vous devriez, pourtant, cousin...

QUINAPALUS.

Noble cousine,

Je fréquenterais moins la cave et la cuisine
Si j'étais plus heureux près de votre beauté ;
Mais, hier, vous m'avez encore rebuté...
Alors, que vouliez-vous, madame, que je fisse ?
Me jeter à la mer, ou passer à l'office ?
Ou me noyer moi-même, ou noyer mes soucis ?
Je ne pouvais rester un moment indécis,
Car j'ai pour l'eau salée une horreur instinctive,
Et, malgré tout, vos yeux m'attachaient à la rive.

OLIVIA.

Chaque fois que je veux parler sévèrement,
Vous me fermez la bouche avec un compliment,

QUINAPALUS.

O barbare ! si vous n'en voulez plus entendre,
Laissez-moi boire en paix : je n'ai pas le vin tendre.

MALVOLIO, *sentencieusement*.

L'amour est un prétexte à se faire héberger ;
La raison véritable est le garde-manger.

QUINAPALUS.

Ah mais !...

MALVOLIO, en jetant sur Olivia des regards languoureux.

Quand d'une belle on reconnaît l'empire,
On ne boit point, monsieur : on est grave, on soupire,
On est correctement habillé, de façon
Que l'on voie...

JACINTA.

Avez-vous fini votre leçon ?

Eh quoi ! parce que vous portez visage blême,
Ventre de Quatre-Temps, et gaité de carême,
Que vos mollets, qui n'ont que la peau sur les os,
Sont minces, longs et droits ainsi que des fuseaux,
Que sous votre pourpoint on compte vos vertèbres,
Nous devons être tous blancs, maigres et funèbres ?

MALVOLIO, *sévère et dédaigneux.*

Vous n'êtes point civile et manquez de bon sens.

OLIVIA.

Allez vous quereller autre part !

MALVOLIO.

J'y consens.

Il sort. Quinapalus va pour le sucre, mais Jacinta l'arrête à la porte.

JACINTA.

Avez-vous remarqué les mots tendres qu'il glisse
A Madame, et les yeux qu'il lui darde en coulisse ?
Il en est amoureux à lier, c'est certain.

QUINAPALUS.

Le beau nez pour tenir l'emploi de galantin !
Je voudrais châtier ce quadruple imbécile.

JACINTA.

Eh bien, je me disais qu'il serait très facile
De le mystifier.

QUINAPALUS.

Oui... mais comment cela ?

JACINTA.

Comment ? C'est mon secret. Voulez-vous ? Topez là !

QUINAPALUS.

On peut s'en rapporter à ton intelligence,
A tes regards fripons...

JACINTA, *à part, se frottant les mains.*

Oh ! la bonne vengeance !

A Quinapalus.

Dans une heure au plus tard j'aurai tout préparé.
Trouvez-vous au jardin.

QUINAPALUS.

Au jardin ? J'y serai.

Il sort.

SCÈNE II

OLIVIA. JACINTA.

JACINTA.

Pauvre Malvolio ! Madame, à votre approche,
Il pousse des soupirs qui fendraient une roche !

OLIVIA, *prenant le miroir.*

Il s'agit bien de lui !... Dis-moi, suis-je en beauté,
Ce matin ?

JACINTA.

Plus qu'hier, ayant plus de gâité.

OLIVIA.

Hier, c'était le deuil qui me rendait morose ;
A présent, c'est lui : j'ai mis ma robe rose.
Car enfin, nous pouvons en convenir tout bas.
Brune comme je suis, le noir ne m'allait pas.

JACINTA, *avec un jeu de malice.*

Alors, votre gâité n'aurait pas d'autre cause ?

OLIVIA.

Pas d'autre.

JACINTA, *d'un air indifférent.*

Ah ! je croyais.

OLIVIA.

Que dis-tu ?

JACINTA.

Rien. Je cause

Toute seule.

OLIVIA.

Vraiment ?... C'est en vain qu'on voudrait

Petit serpent maudit, te cacher un secret.

Vous avez de l'esprit, pour une camériste !

— Les voici, mes raisons, de ne plus être triste :

Tu te souviens qu'un jour, un jour de l'autre mois,

On vit avec le duc, pour la première fois,

Ce jeune Silvio, qu'avant de le connaître

Nous regardions passer le soir sous ma fenêtre,

Et qui, pour m'exprimer son amour enfantin,

Jetait sur le balcon des fleurs, chaque matin ?

JACINTA.

Oui, le jour qu'il nous dit cette vieille ballade.

OLIVIA.

Qu'arriva-t-il alors ? L'enfant fut-il malade ?

Le duc soupçonna-t-il qu'il me faisait la cour ?...

Quoi qu'il en soit, tout juste à partir de ce jour,
Silvio ne vint plus suspendre à la croisée
Son bouquet matinal humide de rosée,
Et s'il passait encor près de moi, soucieux,
C'était sans tressaillir et sans lever les yeux !

JACINTA.

Et pendant ce temps-là, pleine d'inquiétude,
Celle qui, doucement, avait pris l'habitude
De recevoir ainsi des baisers et des fleurs,
Perdait sa gaité franche et ses belles couleurs !
Mais voici qu'un matin sa suivante, intriguée
De la revoir légère, épanouie et gaie,
Devine, sans creuser son esprit ingénu,
Que le bel amoureux voyage... est revenu !

OLIVIA, *ardente*.

Oui, sur cette fenêtre, à l'heure accoutumée,
J'ai trouvé ce matin sa gerbe parfumée...

JACINTA, *l'interrompant*.

Et votre joue alors a repris ses couleurs,
Comme si tout le sang lui venait de ces fleurs.

OLIVIA, *rêveuse*.

Ah ! pourquoi n'est-il pas plus âgé ! pourquoi n'est-ce
Rien qu'un adolescent !

JACINTA.

Craignez-vous la jeunesse ?

Cela compenserait, après l'époux caduc
Qu'à vos quinze printemps imposa le feu duc.

OLIVIA.

N'en parle pas ainsi, car malgré son grand âge
Il m'aima fort.

JACINTA.

Et vous... respecta davantage.

OLIVIA.

Eh bien oui, Jacinta, je voudrais, à mon tour,
Connaître le désir, la jeunesse et l'amour :
Mon cœur éperdument les cherche, les réclame...
J'ai le droit que l'on m'aime, enfin, comme une femme !
Et vois-tu, Jacinta, ce n'est pas seulement
Un époux que je veux, c'est surtout... un amant,
Un être tout à moi, jeune, pour que la vie
N'ait jamais attristé sa prunelle ravie :
Jeune, pour qu'il soit beau ; jeune, pour que son cœur
Ait toute sa tendresse et toute sa fraîcheur !
Pourquoi pas, pourquoi pas cet enfant, par exemple ?
Il est timide et fier, de loin il me contemple
Comme un pâtre une étoile, et sans même songer
Que l'astre quelquefois descend vers le berger...
Mais quelle passion, quel orgueilleux délire,
Si j'allais lui parler la première, et lui dire,
Quand il lève sur moi ses regards caressants :
Je suis l'étoile d'or, je t'aime et je descends !

SCÈNE III

LES MÊMES, UNE CAMÉRISTE.

LA CAMÉRISTE.

Quelqu'un demande à voir Madame. C'est un page...

OLIVIA, *à part.*

Un page ?

LA CAMÉRISTE.

Qui voudrait lui présenter l'hommage
De Monseigneur le Duc Orsino.

OLIVIA.

Fais entrer.

Apercevant Viola.

Dieu ! c'est lui !...

Haut.

Jacinta, tu peux te retirer.

Jacinta sort. La camériste introduit Viola et sort à son tour.

SCÈNE IV

OLIVIA, VIOLA.

VIOLA.

Je suis, madame, au duc d'Illyrie, et mon maître,
Votre esclave soumis, m'a chargé de remettre
Entre vos blanches mains ces vers et cet anneau.

OLIVIA, *avec un geste de refus.*

Merci. — Vous répondrez au seigneur Orsino
Que c'est beaucoup d'honneur pour moi ; faites qu'il sente
Combien de ces envois je suis reconnaissante ;
Mais dites-lui, surtout, en termes non couverts,
Que je ne peux garder sa bague ni ses vers.
Le duc est libéral, noble, bon : son courage,
Son esprit, ses talents méritent mon suffrage,
Mériteraient aussi mon amour, mais, hélas !
Mon cœur pourtant résiste et... je ne l'aime pas.

VIOLA.

Malgré ce dernier mot cruel, combien me touche

Le précieux aveu sorti de votre bouche.
 Madame ! car du moins vous avez proclamé
 Jusqu'à quel point mon maître est digne d'être aimé.

OLIVIA.

C'est justice.

A part, en souriant.

Il n'a pas tenté de le défendre !

VIOLA, avec une spirituelle emphase.

Mais vous auriez pitié, si vous pouviez entendre
 Les propos que sur vous il me tient chaque jour,
 Tant vous étonnerait l'ardeur de son amour !

OLIVIA.

Que raconte-t-il donc ?

VIOLA.

Il dit : que dans son âme
 Vos yeux ont allumé l'inextinguible flamme ;
 Qu'en vos chaînes il est captif : que vos rigueurs
 Le plongent sans relâche en d'affreuses langueurs ;
 Il souhaite, parfois, que la mort l'en délivre ;
 Enfin il parle...

OLIVIA, l'interrompant.

Enfin il parle... comme un livre
 Et non comme un amant de sa maîtresse épris.
 Croyez moi, ce sont là phrases de beaux esprits.

Mystérieusement.

Vous-même, qui si bien les dites, j'en suis sûr,
Si jamais vous aviez au cœur une blessure,
Vous ne tradiriez pas ainsi vos sentiments.
Mais vous êtes trop jeune et ces grands yeux charmants
Ne se sont pas encor mouillés d'amour, je gage ?

VIOLA, *avec une mélancolie profonde.*

Oh ! l'amour n'attend pas ! il parle son langage
Même aux plus jeunes gens ; mais, ces tendres secrets,
Je ne sais pas comment je les exprimerais...
Qu'importe ! car jamais à la personne aimée
La peine de mon cœur ne doit être exprimée !

OLIVIA, *à part.*

Comme il m'aime !

Haut.

Et pourquoi lui cachez-vous ainsi,
Cher jeune homme, ce tendre et glorieux souci ?
Pourquoi vous défier à ce point de vous-même ?
Pourquoi ne croyez-vous donc pas qu'elle vous aime,
Celle à qui, sans oser rien prétendre en retour,
Vos seize ans ont offert leurs prémices d'amour ?
Parlez-lui, Silvio. — Cette dame, il me semble
Que je dois la connaître... et que je lui ressemble.
Éh bien, imaginez qu'elle est là, devant vous...
Certe, elle n'aura point d'orgueil ni de courroux.
Loin qu'elle s'en indigne et qu'elle la repousse,
Une marque d'amour lui serait chère et douce :

Anxieuse, troublée, et le sein palpitant,
Elle est là devant vous qui l'espère... et l'attend.

VIOLA, *très embarrassée.*

Madame, je soupçonne ici quelque méprise...

OLIVIA, *à part.*

Ne devine-t-il point ?

VIOLA.

Permettez que je brise,
Avant qu'il soit plus tard, cet étrange entretien.
Nous parlons, je le vois, sans nous entendre bien ;
Aussi, je prends congé, madame, et me retire.

OLIVIA, *presque suppliante.*

Silvio, vous n'avez donc plus rien à me dire ?...

VIOLA.

Rien, madame.

Se ravissant.

Ah ! pardon : Son Altesse voudrait
Avoir un souvenir de vous, votre portrait.

OLIVIA.

Le duc ? — Il ne l'aura jamais... que s'il ordonne !
Je ne l'aime pas, lui !

Elle va prendre le portrait sur la table, fiévreusement, et, le tendant à Viola.

Tenez... je vous le donne.

VIOLA.

A moi, madame, ? à moi ?

OLIVIA.

Ne vous est-il point doux
De l'accepter, non pas pour le duc, mais pour vous ?

VIOLA, avec indignation.

Messager déloyal ?... Assez, je vous en prie !

OLIVIA.

Quoi !

VIOLA.

Servir de jouet à votre raillerie,
Passe encor, mais voilà que d'une trahison
Vous me croyez capable, et cela sans raison !
Une pareille insulte émit peu méritée !

OLIVIA.

Que le dédain est beau sur sa lèvre irritée !
Va, j'aime ta colère et j'aime ton mépris.
Silvio, Silvio, tu n'as donc pas compris ?
En vain se couvre-t-il de nuages sans nombre,
L'amour, c'est le soleil levant qui chasse l'ombre.
L'aveu que je gardais, il s'échappe, indompté,
Plus fort que ma pudeur et que ma volonté...
Ecoute, Silvio ! — Par les plus belles choses,
Par l'azur, par les lys du printemps, par les roses,
Par la virginité, par l'honneur, par la foi,
Je jure que je t'aime et que je suis à toi !

VIOLA.

Et moi, par un amour que nul ne doit connaître,
 Par la fidélité que je garde à mon maître,
 Par ce cœur où jamais vous n'avez pénétré,
 Par tout ce que je sais de pur et de sacré,
 Je jure, entendez-vous, que jamais une femme,
 Après moi, ne sera maîtresse de mon âme,
 Et votre fol amour dût-il vous consumer,
 Que je ne pourrais pas encore vous aimer !

OLIVIA, *égarée.*

Silvio... Silvio... Je me trompais peut-être...
 Mais non : tous ces baisers, ces fleurs à ma fenêtre...
 Ce n'était pourtant pas un rêve, une vapeur ?

VIOLA.

Je ne vous comprends pas, madame, mais j'ai peur...

OLIVIA.

Où, ce matin encor, — car je ne suis point folle, —
 Cet habit, ce visage... Ah ! dis une parole !...
 C'était toi !... Ma raison s'égaré, un feu subtil
 Me brûle... Attends !

VIOLA.

Adieu !

Elle se dirige brusquement vers la porte. Au moment de sortir, elle s'arrête avec un sursaut. A part :

Mon frère vivrait-il ?

TABLEAU III

Le parc. — Même décor qu'au premier tableau.

SCÈNE PREMIÈRE

JACINTA, QUINAPALUS. *Ils arrivent en même temps, chacun par un côté du théâtre.*

JACINTA.

Fidèle au rendez-vous !

QUINAPALUS.

Fidèle au rendez-vous.

Qu'allons-nous faire ici ?

JACINTA.

Rire comme des fous,

Si mon projet tient tout ce qu'il semble promettre.

QUINAPALUS.

Qu'as-tu donc machiné ?

JACINTA.

Regardez cette lettre.

QUINAPALUS, *liant.*

« A Malvolio. » — C'est pour lui ce parchemin ?
Tiens ! on dirait l'adresse écrite de la main
D'Olivia.

JACINTA.

Oui, nous avons même écriture,
A peu près, et mon art aide encor la nature.
Vous vous êtes mépris, vous, un homme prudent ;
A plus forte raison monsieur notre intendant
S'imaginera-t-il que ce billet vient d'elle.
C'est un aveu d'amour en forme.

QUINAPALUS.

O le modèle

Des soubrettes ! — faussaire et fourbe ! — C'est égal,
Ce plat de ta façon nous promet un régal :
Oui, voir Malvolio, ce croque-mort sinistre,
Dérider, par amour, son visage de cuistre !

JACINTA.

Bien plus, c'est sous nos yeux même que le poisson
Viendra flairer l'appât et mordre à l'hameçon.

QUINAPALUS.

Comment se produira cette coïncidence ?

JACINTA.

C'est bien simple : je mets la lettre en évidence
Ici, sur le chemin qui mène à la villa :

Elle dépose la lettre.

Dans un instant, il doit passer...

Montrant un buisson.

Nous serons là.

QUINAPALUS.

C'est simple, mais c'est beau. Conviens enfin, friponne,
Que dans tes cotillons le diable s'enjuponne ;
Ou je ne sais comment le Créateur s'y prit
Pour mettre dans ton lot tant d'appas et d'esprit.
Tu ferais le bonheur d'un vieux célibataire.
Si tu veux, Jacinta, je t'emmène en ma terre ;
Nous buvons du bon vin, nous prenons du bon temps,
Nous nous aimons et nous chantons pendant vingt ans...
Puis enfin, quand viendront la gravelle et la goutte,
Quand je serai quinteux et n'y verrai plus goutte,
Mandant *in extremis* messire le curé,
Je ferai pénitence... et je t'épouserai !

JACINTA.

Ah ! commençons par là !

QUINAPALUS.

Voyez-vous la fûtée ?

Hé ! hé ! vous n'êtes pas tout à fait dégoûtée !

JACINTA.

Je ne dis pas que je le sois... Mais parlons bas :
Monsieur Malvolio s'approche à petits pas ;
Il a l'air absorbé, grave, profond et sombre ;
Il s'avance, faisant des saluts à son ombre
Avec cérémonie, et parlant tout seul.

QUINAPALUS.

Oh !

Si notre bon destin voulait qu'il lût tout haut
La lettre devant nous !

JACINTA.

Silence !

SCÈNE II

LES MÊMES, MALVOLIO. *Malvolio parle à part pendant toute la scène. Jacinta et Quinapalus sont cachés à demi par le buisson et le banc.*

MALVOLIO.

Je soupçonne,

Sans me vanter, qu'elle a du goût pour ma personne :
Jacinta me l'a dit.

QUINAPALUS.

Ah bah !

JACINTA.

Et le moineau,
Sans soupçon, lourdement, tombe dans le panneau.

MALVOLIO.

Cependant, j'en voudrais quelques preuves plus amples.

JACINTA.

Il en aura bientôt.

MALVOLIO.

On a vu des exemples :
Madame Dorothee épousa son valet,
Un intrigant, un rustre, et qui ne me valait
En rien.

JACINTA.

Oui, mais la dame était borgne et bossue :
Elle avait soixante ans.

QUINAPALUS.

L'imbécile ! Je sue
En l'écoutant. Tais-toi, je pourrais éclater.

MALVOLIO.

J'ai quelque instruction...

QUINAPALUS.

L'âne ! — Il est à bâter.

MALVOLIO.

Et, si ce qu'on m'a dit n'est pas une chimère,
Je suis un peu cousin du duc, par ma grand'mère,
Une maîtresse femme, à ce que l'on prétend.

QUINAPALUS

Qu'il se taise ! c'est trop !

JACINTA.

Si le rire vous prend,
Vous allez nous trahir. Calmez-vous.

MALVOLIO.

Être comte !...

Comte Malvolio ! — Cela sonne.

JACINTA.

Il escompte

La situation.

QUINAPALUS.

Vois comme le dindon
Dilate son jabot ! vois !

MALVOLIO.

Chaque matin donc,
Laisant dans notre lit la comtesse endormie...

QUINAPALUS, *furieux.*

Oh!!!

MALVOLIO.

...Je descendrais vers dix heures et demie
Et m'irais soir dans le grand salon, sous le dais,
Pour donner audience.

QUINAPALUS.

O le roi des baudets!

MALVOLIO.

Là, drapé noblement dans ma robe à ramages,
J'ouïrais mes vassaux présentant leurs hommages,
Et l'on me baiserait les pieds sur un coussin.
Puis, j'enverrais mes gens chercher mon cher cousin
Quinapalus, déjà dans les vignes.

QUINAPALUS.

Le traître!

JACINTA.

Silence! Ecoutez donc!

MALVOLIO.

Pour mieux faire paraître
Mon mécontentement, je me rembrunirais
Le visage, et d'un ton sévère, je dirais :
Monsieur Quinapalus, vous êtes un ivrogne.
Ne rougissez-vous point de vous rougir la trogne?

QUINAPALUS.

Ah ! chaînes et verroux !!

MALVOLIO.

Non, je ne dirais pas
La trogne, car en in c'est un terme fort bas.
Que lui dirais-je encor ? Que son habit me vexé,
Et qu'il n'est pas, auprès des personnes du sexe,
Assez respectueux.

QUINAPALUS, *donnant un baiser à Jacinta.*

Il a ma foi raison.

MALVOLIO.

Je réformerais bien des gens dans la maison,
Et d'abord Jacinta.

JACINTA.

Mais c'est une infamie !

QUINAPALUS.

Silence ! Écoutez donc à votre tour, ma mie !

MALVOLIO.

Sa langue est afflée et ne m'épargne point :
Je ne sais pas de fille insolente à ce point ;
Et quant à sa vertu... hem ? hem ?

JACINTA.

Le misérable !

QUINAPALUS.

Certe, il mériterait qu'on lui frottât le râble
De la belle façon.

JACINTA, *s'élançant.*

Ah ! c'en est trop !...

QUINAPALUS, *l'arrêtant.*

Motus !

Console-toi : je crois à toutes tes vertus.

JACINTA.

S'il prend femme, qu'il soit !...

QUINAPALUS.

Il est digne de l'être.

— Attention ! Il voit le billet.

MALVOLIO fait quelques pas et ramasse le papier.

Une lettre !

Elle est pour moi !... J'avais comme un pressentiment
Que mon Olivia... — C'est d'elle, assurément...
C'est bien d'elle : l'adresse est de son écriture.

Il ouvre la lettre.

Aurait-elle signé ? Pas de sa signature.
C'est juste, il faut de la prudence, elle a bien fait...
Elle a parlé, du moins : son amour l'étouffait !

Il lit la lettre à voix basse. Un étonnement de plus en plus comique se peint sur son visage. Tout en lisant, il

s'est rapproché du buisson derrière lequel Jacinta et Quinapalus sont cachés.

JACINTA.

Allons-nous-en plus loin : nous pourrions compromettre
S'il nous voyait ici, le succès de la lettre
Où j'ai, dans chaque mot, distillé des poisons.
Je vais vous raconter la chose...

Elle sort avec Quinapalus.

SCÈNE III

MALVOLIO, *seul.*

Relisons.

Les hasards de la destinée
M'ont placée au-dessus de toi.

C'est bien elle.

Ne t'en effraye pas, car toi seul as ma foi,
Et ce n'est pas d'hier que je te l'ai donnée.

Je m'en doutais.

Quelques-uns naissent grands, d'autres deviennent grands ;
Tu le deviendras si tu m'aimes :
L'amour efface tous les rangs
Et fait se toucher les extrêmes.

Très juste.

Il ne m'est pas permis de me nommer.
Cherche à pénétrer le mystère,
Mais, ce nom que je te dois taire,
Si tu le sais, il faut dans ton cœur l'enfermer.
Je veux te mettre sur la voie.

Inutile ! je sais ce nom qui fait ma joie !

Rappelle-toi qui t'a complimenté
Le jour où tu mis des bas jaunes
Et, comme jarretière, un ruban de trois aunes.

Oui, oui, je me souviens qu'elle fut en gaité,
Tant cet accoutrement me donnait bonne mine.

Ce matin encor tu me vis.
Souviens-toi, compare, examine !
Pour que je sache enfin si tu comprends l'avis,
Quand tu seras en ma présence,
Ne me trahis pas, ne dis rien,
Mais souris avec complaisance :
Ton sourire te va si bien ! !

Il tire de sa poche une glace et essaye un sourire.

Elle a raison.

Il remet la glace dans sa poche.

Signé : L'HEUREUSE INFORTUNÉE.

O délire ! ô bonheur ! hyménée ! hyménée !
Tu m'aimes avec des bas jaunes ? j'en mettrai !
Mes sourires te vont au cœur ? — je sourirai ! !

Il va pour sortir, mais le duc et Viola arrivent en face de lui.

SCÈNE IV

MALVOLIO, LE DUC, VIOLA.

LE DUC.

Hé ! monsieur l'intendant, arrêtez, je vous prie !

MALVOLIO.

En quoi puis-je être utile à Votre Seigneurie ?

LE DUC.

Un avis seulement : pensez-vous que ce soir
Madame Olivia puisse me recevoir ?

MALVOLIO.

Non, pas avant demain. Ce soir, je me rappelle
Qu'elle doit essayer une robe nouvelle.

LE DUC.

Des prétextes encor !

MALVOLIO, avec complaisance et fatuité.

Je vous plains, monseigneur !
Tout le monde n'a pas comme moi le bonheur
De l'approcher à chaque instant de la journée !

A part.

Il m'attendrit, tant sa figure est consternée.

LE DUC.

Mais ne va-t-elle pas sortir ?

MALVOLIO.

Si : ce matin,
Elle a l'intention de descendre au jardin
Pour goûter un moment la fraîcheur sous l'ombrage.

A part.

Il faut que, sans retard, elle le décourage.

LE DUC

Merci.

Il fait signe à Malvolio de se retirer.

Nous la verrons, voilà l'essentiel.

MALVOLIO, *à part, au moment de sortir.*

L'amour non partagé, ce doit être cruel !

SCÈNE V

LE DUC, VIOLA.

LE DUC.

Et jusqu'à ce faquin à mine saugrenue

Qui semble se gausser de ma déconvenue !
 Ah ! tu ne peux savoir tout le dépit que j'ai.

VIOLA, *souriant.*

En effet, cette fois, maître, c'est un congé
 Définitif : je crois toute espérance vaine.

LE DUC, *avec reproche.*

Jusqu'à toi, Silvio, qui te ris de ma peine !
 Toi, mon enfant gâté ! Tu te réjouis donc,
 Méchant, de ce chagrin qui m'arrive ?

VIOLA.

Pardon !

C'est que la chose, à moi, ne me semblait pas triste.
 Puisque dans ses rigueurs Olivia persiste,
 Plutôt qu'attendre en vain, vaut-il pas mieux savoir
 A quoi vous en tenir et perdre tout espoir ?
 Vous chercherez ailleurs : une autre, moins rebelle.
 Vous aimera...

LE DUC.

Cette autre, elle sera moins belle,
 Je ne l'aimerai point !... car, la beauté, voilà
 Ce qui me plut en elle et qui m'ensorcela.
 Va, puisque l'habitude est prise, je préfère
 Continuer, sinon je ne saurais que faire,
 Comme un enfant dont on a cassé le joujou.
 Aimer plus tard ? Mais quand ? Aimer ailleurs ? Mais où ?
 Il est bien malheureux, ton pauvre duc !

VIOLA.

Non, maître

Vous ne l'êtes pas tant que vous le croyez être :
Vous avez du dépit, mais les grandes douleurs
D'amour n'en ont jamais : elles n'ont que des pleurs.

LE DUC.

Pour la seconde fois ta science m'étonne !
Qu'en sais-tu, si tu n'as aimé d'amour personne ?

VIOLA.

Aucune femme.

LE DUC.

Alors, qui donc te révéla
Ces choses ?

VIOLA, après une hésitation.

Une sœur : c'est ma sœur Viola,
Qui plus que vous, allez ! connut cette souffrance
Dont on ne guérit pas, d'aimer sans espérance.

LE DUC.

Ainsi ta pauvre sœur aimait un inconstant,
Un ingrat ?

VIOLA.

Non, mais tout les séparait. Pourtant,
Auprès du cher seigneur qui lui prenait sa vie,
Cachée, elle vivait. Le cœur tout gros d'envie,
Elle voyait, alors, dans un rêve enchanté
Passer le fier essaim des dames de beauté,

Regardant vers la maison d'Olivia.

De celles qu'on admire et de celles qu'on aime,
 Sans qu'un rayon d'espoir brillât pour elle-même.
 Et lui, devant les pleurs qu'elle versait tout bas
 Restait indifférent... et ne comprenait pas !
 Car Viola devait se taire, et, dans la fièvre,
 Jamais le doux aveu ne sortit de sa lèvre,
 Comme un ver qui flétrit et qui ronge une fleur,
 Son secret la rongerait : sur son front sans couleur,
 Que l'amour aurait fait revivre d'une étreinte,
 La résignation laissait sa pâle empreinte ;
 Elle allait, se minant ainsi, de jour en jour...

*Après un court silence, et comme pour réagir
 contre l'émotion qui l'opresse :*

Ah ! dites, monseigneur, était-ce de l'amour ?
 Aimait-elle vraiment ? Grand Dieu ! nous autres hommes,
 Nous faisons des serments bien pompeux, mais nous
 [sommes
 Plus pauvres en amour qu'en tous ces grands mots là,
 Et nous ne savons pas chérir comme cela !
 Pour nous, que ce soit l'une ou l'autre, qu'importe !

LE DUC.

De ce fatal amour, hélas, ta sœur est morte,
 Car tout à l'heure encor tu paraissais joyeux,
 Et maintenant je vois des larmes dans tes yeux ?
 Dis ?

VIOLA.

Il ne restait plus de toute la famille
 Que mon frère... et que moi.

LE DUC.

La pauvre jeune fille !

A son âge, mourir ainsi ! Mais cet amant
Était stupide, aveugle et sourd, assurément.
Ah ! voilà bien les gens que le ciel favorise !

VIOLA.

Il peut s'être mépris...

LE DUC.

Il n'est pas de méprise

Possible, en vérité ! Les furtives rougeurs,
Et la voix caressante, et les regards songeurs,
N'est-ce donc pas assez ? Peut-on ne rien comprendre ?
Ne pas voir ce visage ému ? ne pas entendre
S'exhaler les soupirs naïfs de ce cœur pur ?
Oh ! moi, j'aurais bientôt compris !

VIOLA.

Ce n'est pas sûr.

Avec une émotion croissante.

Qui sait, ô mon seigneur ? peut-être qu'une femme,
Ainsi que Viola, vous appelle en son âme,
Ainsi qu'elle, a le cœur de tendresse altéré,
Et soupire après vous comme elle a soupiré !

LE DUC, *pensif.*

Oui... Quand Olivia me repousse et me glace,
Il me semble, parfois, que quelqu'un prend sa place.

Qui ? je ne sais. Je suis à l'aveugle pareil :
 Ses yeux clos n'ont point vu la splendeur du soleil,
 Mais des rayons dorés qu'il ne peut pas connaître
 La douceur, cependant, l'échauffe et le pénètre :
 Ainsi j'ai cru sentir, en des instants d'émoi,
 Un amour inconnu flotter autour de moi.
 — Une femme qui m'aime ? — Oh ! s'il en était une,
 Quels que fussent son rang, ses aïeux, sa fortune,
 Je me proclamerais aujourd'hui son amant
 Et demain son époux...

VIOLA, *à part.*

Ah !

LE DUC.

J'en fais le serment.

VIOLA, *à part.*

Moi, j'ai fait un serment aussi, bien téméraire !

LE DUC.

La connaîtrais-tu ?

VIOLA, *dans un suprême effort.*

Non.

A part.

Tu l'as voulu, mon frère !

Avec une exaltation douloureuse.

Ah ! tenez, monseigneur, il faudrait en tenir :
 L'incertitude est trop cruelle, et l'avenir

Trop sombre, sans amour. Ne perdez pas courage.
Oui, tantôt, j'aurai mal présenté le message,
Ou bien Olivia me trouvait indiscret...
Si vous parliez vous-même, elle s'attendrirait
Sans doute...

Montrant Olivia qui approche, dans la coulisse

Regardez ! Elle vient... Qu'elle est belle !

Touchant le bras d'Orsino comme pour le pousser.

Allez !

LE DUC, *très pensif.*

Non... Quelque chose en moi se renouvelle...
Je sens que ses beaux yeux ont perdu leur pouvoir...
Partons ! — Je ne tiens plus, maintenant, à la voir.

*Il sort, à gauche, appuyé sur l'épaule de Viola,
au moment où Olivia paraît à droite.*

SCÈNE VI

OLIVIA, *seule.*

J'ai la lèvre... mon sang brûle... je suis brisée !
C'est impossible : une heure avant, à ma croisée
Je le vois apporter des roses : je le vois
M'envoyer un baiser de loin, comme autrefois ;

Puis il entre, je parle, et, loin de me comprendre,
 Il détourne de moi les yeux, sa voix si tendre
 Devient hautaine... enfin il me jette un affront
 Dont j'ai la honte encore et la rougeur au front !
 — Ah ! je veux sans retard éclaircir ce mystère.
 Il ne peut pas toujours se cacher et se taire :
 Je lui demande ici rendez-vous pour ce soir.
 Oui, tout va s'expliquer; oui, je vais tout savoir.
 — Malgré tes duretés, tes serments, tes blasphèmes,
 Tu m'aimes, Silvio, je te dis que tu m'aimes ;
 Et si j'eus quelques torts, ils sont bien expiés,
 Car voici mon orgueil et ma gloire à tes pieds !

Jacinta et Quinapalus entrent en courant, comme effarés.

SCÈNE VII

OLIVIA, JACINTA, QUINAPALUS,
fuis MALVOLIO.

JACINTA.

Le malheureux !

OLIVIA.

Quoi donc ?

QUINAPALUS.

Il s'agite, il déclame...

OLIVIA.

Qui cela ?

JACINTA.

L'intendant. Voyez !

Entre Malvolio, avec des bas jaunes et de longues jarretières qui lui traînent sur les talons.

MALVOLIO, *souriant d'une manière fantastique.*

Très chère dame !...

OLIVIA.

Jamais vous n'avez eu cet air tout réjoui !
Cela tombe très mal : je suis triste, aujourd'hui.

MALVOLIO, *d'un air entendu.*

Vous êtes triste, encor ?... Mais non : ou je me leurre,
Ou vous ne devez plus l'être, depuis une heure.

Mystérieusement.

J'ai trouvé.

OLIVIA.

Qu'avez-vous trouvé ?

MALVOLIO, *de même.*

Vous le savez.

OLIVIA.

Mais non, je ne sais rien... Je crois que vous rêvez.

MALVOLIO.

Oui, je rêve depuis longtemps ce rêve tendre !

OLIVIA.

Je ne comprends point.

MALVOLIO.

Vous ne... devez pas comprendre,
Mais nous nous comprenons... à demi-mot...

OLIVIA.

Non pas.

Remarquant son accoutrement.

Que veulent dire aussi ces rubans et ces bas ?
Est-ce le carnaval ?

MALVOLIO, à l'oreille d'Olivia, montrant *Jacinta et Quinapalus*.

Vous leur donnez le change.

OLIVIA.

Donner le change, à qui ?

MALVOLIO.

Vous faites bien, mon ange !

OLIVIA.

Monsieur Malvolio, pouvez-vous oublier ?...
— Il m'appelle « son ange » !

JACINTA.

Il est bien familier.

QUINAPALUS.

Cousine, c'est l'effet de la saison nouvelle.

JACINTA.

Quelque coup de soleil lui trouble la cervelle.

MALVOLIO, *bas, à Olivia, montrant Jacinta.*

Oh ! ne la grondez pas pour ce zèle indiscret,
Puisque la pauvre enfant n'est pas dans le secret.

OLIVIA, *bas, à Jacinta.*

Emmène-le d'ici.

MALVOLIO.

Chère âme !

QUINAPALUS.

Quelle œillade !

OLIVIA, *à Malvolio.*

Allez vous reposer, car vous êtes malade,
Mon ami.

MALVOLIO.

« Son ami ! » Elle a dit : « Son ami ! »
Bonheur !

OLIVIA.

Vous irez mieux quand vous aurez dormi.

Elle va s'asseoir sur le banc.

MALVOLIO.

Dormir, oui, mais dormir dans un lit solitaire,
C'est dur !

JACINTA.

Malvolio, voulez-vous bien vous taire !

QUINAPALUS.

Vous êtes incongru.

JACINTA.

Sans pudeur.

MALVOLIO, *à part, les yeux levés au ciel.*

Subissons
Ces injures. Destin, voilà de tes leçons !

JACINTA.

Il divague.

MALVOLIO.

L'amour me fait une cuirasse :
Je ne crains rien. Pareil à ce juste d'Horace.

Soyons calme, et surtout gardons le décorum :
« Justum ac tenacem propositi virum... »

JACINTA.

Madame, il resterait ici toute la vie...
Le mieux serait encor de flatter sa lubie.

OLIVIA.

Je le crois.

A part.

Quelle idée !... oui, lui faire porter

Ceci.

Elle tire de son aumônière un billet et un écrin, se lève et prend Malvolio à part.

Malvolio, voulez-vous m'écouter ?
Est-il vrai, — mon ami, — que je puisse vous mettre
A l'épreuve ?

MALVOLIO, *avec reproche.*

Oh ! mon cœur !...

OLIVIA.

Prenez donc cette lettre

Et cet écrin.

MALVOLIO, *joyeux.*

Pour moi ?

OLIVIA.

Non pas, mais portez-les
Au page Silvio, qui demeure au Palais.

MALVOLIO.

Volontiers.

*Olivia sort, suivie de Jacinta.**A part.*

Rien du tout en cela qui m'émeuve,
Puisqu'on m'aime et que c'est seulement une épreuve.

Quinapalus se glisse derrière lui et lui escamote la lettre.

Monsieur Quinapalus!... c'est indiscret.

QUINAPALUS

Crois-tu?

Comme cousin je dois veiller sur sa vertu.

MALVOLIO, *en colère.*

Monsieur!...

QUINAPALUS, *après avoir lu.*

A-t-on jamais vu des choses pareilles ?
Beau page, je vous veux tirer les deux oreilles.

Il rend la lettre à Malvolio, et le retient par la manche au moment où il va sortir.

Minute!...

Il prend ses tablettes et y griffonne quelques lignes tout en disant, à part :

Ah! marmouset, vous avez eu ce front !
Au reste, je vous dois déjà certain affront...

A Malvolio, en lui donnant le second billet.

Avec le billet doux, au même petit cancre

Remettez ce cartel, écrit de ma bonne encre.
Allez !

Il sort, laissant Malvolio de plus en plus ahuri.

MALVOLIO.

Pour sûr, ils sont tous fous dans la maison.
Heureusement que, moi, j'ai gardé la raison.





ACTE TROISIÈME

La place. — Décor du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

L'HÔTELIER, ANDRÈS. *Au lever du rideau, l'hôtelier est sur le pas de sa porte. Andrès entre à gauche et se dirige vers l'hôtellerie.*

L'HÔTELIER, *à part, se frottant les mains.*

Un voyageur !

ANDRÈS, *à part.*

Un mois d'absence, jour pour jour :
Le jeune Silvio doit être de retour.

L'HÔTELIER.

Je crois que Monseigneur cherche une hôtellerie.
Mon enseigne est connue : *Aux Armes d'Illyrie*.
Je loge la noblesse, à pied comme à cheval.

Montrant avec mépris le cabaret voisin.

J'ai bien un concurrent, mais non pas un rival.

ANDRÈS.

Il a dû vous venir un cavalier qu'on nomme
Silvio.

L'HÔTELIER, *après avoir un instant réfléchi.*

L'autre mois, en effet, un jeune homme
De ce nom est venu pour faire ici séjour,
Mais, dès le premier soir, il entraît à la cour.

ANDRÈS, *à part.*

Est-ce que, par hasard ?...

L'HÔTELIER.

Le duc l'a pris pour page.

ANDRÈS.

Les cheveux bruns ?...

L'HÔTELIER.

Très bruns.

ANDRÈS.

Seize ans ?...

L'HÔTELIER.

Voilà son âge.

ANDRÈS.

C'est lui.

A part.

Le cher enfant a trouvé le moyen,
 Sans partir, d'aborder le prince. Tout va bien.
 Sans doute il a plaidé ma cause et l'a gagnée.

A l'hôtelier.

Je reviendrai souper.

L'HÔTELIER.

Ma cuisine est... soignée !
 Et si des crus fameux Votre Valeur fait cas,
 Elle aura du plaisir à goûter mes muscats.
 Je puis même ajouter, et sans que je commette
 Un mensonge, que j'ai du vin de la Comète.

ANDRÈS.

Il suffit.

L'HÔTELIER, *saluant.*

Monseigneur...

Il rentre. Andrès se retourne et aperçoit Silvio.

SCÈNE II

ANDRÈS, SILVIO.

ANDRÈS.

Mais qui vois-je là-bas ?

C'est mon cher Silvio.

SILVIO, *accourant*.

Bon Andrès !

ANDRÈS.

Dans mes bras !

— J'arrive à l'instant même et j'apprends la nouvelle
Qui double mon plaisir de vous revoir.

SILVIO.

Laquelle ?

ANDRÈS.

Vous n'avez pas quitté l'Illyrie, et l'on dit
Qu'à la cour d'Orsino vous êtes en crédit.

SILVIO, *très étonné.*

Qui?... moi ? Mon noble ami, je le voudrais, sans doute,
Mais, hélas ! comme vous je me suis mis en route ;
Enfin, après un mois, — un siècle, — sur le quai
De Raguse je suis ce matin débarqué.

ANDRÉS.

Il paraît qu'un certain Silvio, de votre âge,
Vient d'entrer chez le duc en qualité de page.
C'est étrange.

SILVIO.

En effet. Rencontre du hasard !
Ce sera vrai demain, car demain au plus tard,
Maintenant que je puis me faire reconnaître,
Je vais trouver le prince Orsino votre maître,
Vous êtes rappelé de l'exil... ; après quoi,
Vous heureux, je travaille à mon bonheur, à moi !

ANDRÉS.

Alors, toujours épris !

SILVIO, *se tournant vers la maison d'Olivia.*

Pendant la traversée

Je n'eus qu'un seul désir, une seule pensée :
La revoir ! Ce matin, en arrivant au port,
Comme un fou j'ai sauté le premier sur le bord
Et, sans perdre un moment, à ses fenêtres closes
Je suis venu jeter une touffe de roses
Pour qu'elle reconnût, aussitôt son réveil,
Ce bouquet, aux bouquets d'autrefois tout pareil.

— Les roses n'y sont plus : elle me sait fidèle !
Mais à présent, ami, je veux approcher d'elle,
L'entendre, lui parler d'amour ! Je ne suis plus
Un simple enfant timide aux vœux irrésolus :
Je suis un homme au cœur vaillant et plein de sève.
Rêver ne suffit plus : je veux vivre mon rêve !

Malvolio paraît au fond.

SCÈNE III

LES MÊMES, MALVOLIO.

MALVOLIO, apercevant Silvio, à part.

Ah ! enfin !

Il s'approche. A Andrès :

Permettez que je prenne à l'écart
Le seigneur Silvio.

ANDRÈS.

Volontiers.

MALVOLIO.

Par égard

Pour une dame.

SILVIO, *surpris.*

Eh quoi ?

Andrès s'éloigne un peu.

MALVOLIO, *d'un air nacré, à Silvio.*

Monsieur, dans cette vie,
Les plus honnêtes gens sont sujets à l'envie :
Mais je ne voudrais point que vous soupçonnassiez
Un homme tel que moi d'être un de ces grossiers...
Comment dirais-je bien ?... d'être un de ces infâmes...
Enfin... qui font trafic de la vertu des femmes.

SILVIO.

Je n'ai garde, monsieur, d'avoir de tels soupçons :
Mais où voulez-vous donc en venir ? Finissons.

MALVOLIO.

Monsieur, — ô rude épreuve ! — il s'agit de remettre
En vos mains le portrait d'une dame et sa lettre.

SILVIO.

Donnez vite, donnez !

MALVOLIO, *remettant l'écrin et le billet.*

C'est confidentiel.

SILVIO, *ouvrant l'écrin.*

Ce portrait... Ah ! le sien !... La lettre...

Il ouvre la lettre et la parcourt rapidement...

Dieu du ciel !...

Il lit à haute voix.

« Silvio, pourquoi fuir ? pourquoi ne me point montrer le fond de votre âme ? Je veux savoir... Je veux comprendre... Si vous ne me renvoyez pas ce portrait, — que vous désiriez, j'en suis sûre, — c'est que vous serez aujourd'hui même au jardin, après la sérénade que le duc me fait donner tous les soirs. Venez, je vous en supplie ! Vous y trouverez celle à qui vous avez envoyé naguère, et ce matin encore, tant de fleurs et tant de baisers. »

MALVOLIO.

Vous constatez du moins qu'en faisant ce message
Le fard de la pudeur colore mon visage ?

SILVIO, *sans l'entendre.*

Elle m'aime !

MALVOLIO, *à part.*

Je crois ce jeune homme timbré.

Haut.

Que répondre, monsieur ?

SILVIO.

Dites que j'y serai.

MALVOLIO, *à part.*

Enfin, c'est usé épreuve.

Il sort.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins MALVOLIO.

SILVIO, *rejoignant* Andrès.

Un miracle ! un miracle !...
Elle m'aime ! Elle veut me parler ! Plus d'obstacle !

ANDRÈS.

Cher Silvio !

SILVIO.

Je vais vous quitter. Cependant
Je songe à vous, Andrès : soyez encor prudent ;
Ne vous éloignez pas encor, je vous en prie,
Mais demeurez caché dans cette hôtellerie,
Car, puisque ainsi le veut mon étoile, il faut bien
Qu'avant votre bonheur je m'occupe du mien.

ANDRÈS.

Cher enfant !

SILVIO.

A bientôt !

ANDRÈS.

Et que l'amour vous garde !

*Silvio sort à gauche. Andrès entre dans l'hôtellerie.
Viola paraît à droite, au fond du théâtre.*

SCÈNE V

VIOLA, seule.

C'est en vain que partout j'interroge et regarde :
A la ville, au faubourg, mon frère est inconnu.
Non, du fatal voyage il n'est pas revenu !
Mais comment ce matin, sur de vaines paroles,
Ai-je si tôt conçu des espérances folles ?
Je rêvais !... Silvio, je ne dois plus te voir :
C'était de mon désir qu'était fait mon espoir.
Eh bien ! lorsque je pense à quelle destinée
Cet habit de mensonge, hélas ! m'a condamnée,
Quelquefois je te porte envie, ô mon ami
Pour jamais dans le bleu des vagues endormi !

Elle s'assied sur le banc, la tête dans les mains.

SCÈNE VI

VIOLA, QUINAPALUS, MALVOLIO. *Quinapalus et Malvolio sortent de la maison d'Olivia en se querellant.*

MALVOLIO, *montrant la lettre de Quinapalus.*
C'est que, monsieur, j'avais la vôtre dans ma poche.

QUINAPALUS, *en colère.*
Je te reconnais là : toujours manquer le coche !

MALVOLIO, *avec dignité.*
Ne me tutoyez pas.

QUINAPALUS.
Va, tu me fais pitié !
Il lui montre Viola.

File !

MALVOLIO, *abordant Viola.*
Monsieur... j'avais oublié la moitié
De la commission... délicate...

VIOLA, *très surprise.*

Vous dites ?...

MALVOLIO.

Je dis, monsieur, qu'avec leurs histoires maudites,
Ma parole d'honneur, je deviendrais distrait,
Moi ! — Je vous ai donné la lettre et le portrait,
Mais on m'avait chargé d'une autre chose encore.

VIOLA.

Quel portrait ? quelle lettre ?

MALVOLIO, *d'un air entendu.*

Allons, monsieur...

VIOLA.

J'ignore

Ce que vous voulez dire, et je n'ai rien reçu
De cela.

MALVOLIO.

C'est trop fort.

VIOLA.

Ou je ne l'ai pas su.

MALVOLIO.

La lettre !... vous l'avez même lue et relue.
Le portrait... dans l'écrin... Je n'ai pas la berlue.
Vous êtes Silvio...

VIOLA, *joycusement, à part.*

Silvio !... Cette fois...

A Malvolio.

Comment, vous l'avez vu ?

MALVOLIO.

Tel que je le revois.

VIOLA.

Mais où donc ?

MALVOLIO.

Ici même.

VIOLA.

Et quand donc ?

MALVOLIO

Tout à l'heure.

VIOLA, *à part.*

Mon espoir de tantôt n'était donc pas un leurre ?

MALVOLIO, *à part, avec pitié.*

Pauvre garçon !

Haut, goguenard.

Monsieur, ne riez pas ainsi :
Après le billet doux vient... le cartel. — Voici.

Il donne la lettre de Quinapalus.

VIOLA, *lisant.*

« Jeune freluquet, Madame Olivia, ma cousine et future
« épouse, vous attend ce soir au jardin après la sérénade. Si
« votre intention est d'y venir, je vous avertis charitablement
« que vous m'y trouverez avant elle et qu'un bon coup d'épée
« au travers du corps vous fera passer le goût de l'amour. Je
« ne vous salue pas. — *Signé : QUINAPALUS.* »

A part.

Madame Olivia ! — C'est donc bien pour mon frère !

MALVOLIO, *à part, étonné.*

Cela ne paraît pas l'effrayer, au contraire,
Et l'on croirait plutôt qu'il en est rassuré.

Haut.

Que dirai-je, monsieur ?

VIOLA.

Dites, que j'y serai !

MALVOLIO, *à part.*

Il sera donc partout ?

VIOLA.

Je ne suis pas un lâche ;
Mais ce Quinapalus est bien fou s'il se fâche,
Car je peux lui jurer que je n'ai fait la cour
A son Olivia, ni de nuit ni de jour.

QUINAPALUS, *qui s'est peu à peu rapproché et qui a entendu ces derniers vers.*

Vous êtes un fieffé menteur, mon gentilhomme.

VIOLA.

Monsieur, vous m'insultez!

QUINAPALUS.

Peut-être, ou c'est tout comme.

VIOLA.

Jamais un Silvio n'a mérité ces noms.

QUINAPALUS.

Vous ne courtisez point ma belle?... Dégainons.
Ta te repentiras de ta folle équipée.

VIOLA, tirant son arme avec maladresse, à part.

J'aimerais mieux tenir un fuseau qu'une épée.

QUINAPALUS, *à part.*

Je veux lui faire peur et non lui faire mal.

Avec fracas, tapant du pied.

En garde donc, mazette!

Attiré par le bruit, André paraît à la porte de l'hôtellerie. Voyant Viola, il croit reconnaître Silvio. — A ce moment même entrent et s'arrêtent au fond du théâtre quelques soldats conduits par un officier.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ANDRÈS, L'OFFICIER, LES SOLDATS.

ANDRÈS, *de loin, à Quinapalus.*

Arrêtez !

QUINAPALUS, *à part.*

L'animal !

L'homme de l'autre mois... Il était dans l'auberge.

ANDRÈS.

Allons, vite, monsieur, rentrez cette flamberge !
Pourtant, si vous voulez vous battre, à votre gré :
Ce n'est pas cet enfant, c'est moi qui répondrai.

VIOLA, *se réfugiant à côté de lui et lui serrant la main*
Merci !

Les soldats font quelques pas en avant ; l'officier se détache du groupe.

L'OFFICIER, *à Andrés.*

Ni lui ni vous, monsieur.

Il lui touche l'épaule.

A la requête
De Monseigneur le Prince et Duc, je vous arrête,
Car vous êtes proscrit.

ANDRÈS.

Je le suis en effet.

L'OFFICIER.

Votre épée!

Andrès donne son épée.

QUINAPALUS, à part.

Ah! pauvre homme!... Et pourtant, c'est bien fait.

ANDRÈS, à Viola.

En prison, je craindrais de manquer de ressource :
Pouvez-vous, cher ami, me rendre cette bourse?...

VIOLA, étonnée et attristée, à part.

C'est un aventurier ! N'importe, il est venu
A mon secours.

A Andrès.

Monsieur, vous m'êtes inconnu,
Mais ce fut généreux d'accourir à mon aide...

Donnant sa bourse.

Tenez ! C'est à peu près tout ce que je possède.

ANDRÈS, *avec une surprise indignée.*

Quand je suis malheureux, tu ne me connais pas ?
Cet argent brûlerait ma main...

Il prend violemment la bourse et la jette à terre.

Voici le cas

Que j'en fais !

VIOLA, *effrayée, à part.*

Que dit-il ?

ANDRÈS.

Aussi bien, quand j'y songe,
Monsieur, ce n'est pas là votre premier mensonge :
Déjà, honteusement, vous mentiez, ce matin.

VIOLA.

Monsieur, vous vous trompez...

A part.

Que dire ? Son dédain
M'écrase...

ANDRÈS, *aux soldats.*

Chez le duc ce jeune homme est-il page ?

L'OFFICIER.

Oui, certes.

ANDRÈS, *à Viola.*

Tu vois bien. Que faut-il davantage ?

VIOLA, *à part.*

Ah ! Dieu !

ANDRÈS.

Non seulement, ingrat, je t'obligeai
Lorsque tu n'avais plus d'argent, mais, naufragé,
Quand la lumière même allait t'être ravie,
Je te tirai des flots au péril de ma vie.

VIOLA, *avec un cri de joie,*

Quoi ! vous avez sauvé... mon frère ?

ANDRÈS, *avec mépris.*

L'imposteur !

Votre frère ? — Autrefois vous n'aviez qu'une sœur.

VIOLA, *avec une sourde impatience, à part,*

Ah !...

Haut.

Mais si vous saviez...

ANDRÈS.

Je sais : votre âme est vile.

Aux soldats.

Messieurs, quand vous voudrez.

VIOLA, *suppliante.*

Attendez !

ANDRÈS.

Inutile !

Les lâches ?... les ingrats ?... j'aime mieux les fripons.

VIOLA, *de loin, à Andrès que les soldats emmènent.*

Vous serez bientôt libre... Ah ! je vous en réponds.

SCÈNE VIII

VIOLA, QUINAPALUS, MALVOLIO.

VIOLA, *à part.*

Oui, sauvé du naufrage, et par ce capitaine.

Tu vis, mon Silvio, tu vis, j'en suis certaine !

Mais où donc te trouver?...

QUINAPALUS, *s'approchant d'elle, ironique.*

Monsieur, mon compliment !

Vous vous êtes conduit, ma foi, très galamment.

VIOLA.

Le sot !

QUINAPALUS.

Je vais chercher ma cousine et lui dire
L'aventure. Quant au cartel, je le retire.

VIOLA, *frappée d'une idée subite, à part.*

Ce duel ! — A présent, je sais où te revoir...

A Quinapalus.

Non, monsieur, vous m'avez dénié pour ce soir :
A ce soir, dans le parc, après la sérénade !

QUINAPALUS.

Eh ! vous tenez donc bien à quelque estaflade ?
Vous l'aurez.

VIOLA.

Nous verrons.

*Elle sort d'un côté, Quinapalus de l'autre.
Malvolio, qui a suivi toutes ces scènes avec une
stupéfaction croissante, reste seul sur le devant du
théâtre.*

MALVOLIO.

Tous plus fous que jamais !
C'est irrémédiable et déplorable... Mais,
Ce qui de plus en plus me flatte et me console,
C'est que moi, Dieu merci ! j'ai gardé la boussole.





ACTE QUATRIÈME

Le parc. — Décor du deuxième acte. La nuit.
Clair de lune.

SCÈNE PREMIÈRE

VIOLA, seule.

Le capitaine est libre — et mon frère est vivant,
Et je vais le revoir, l'embrasser comme avant !

Après un silence.

Mais d'où vient qu'à cette heure où Dieu me le renvoie
Je ne me sente point tout entière à la joie ?
Oui, j'aurais cru jadis expirer de bonheur
Le jour où je pourrais le presser sur mon cœur...
Et voici, malgré moi, qu'en mon âme troublée
Une ombre de tristesse à ma joie est mêlée.

Qu'ai-je donc?... Ce que j'ai : j'aime et c'est sans espoir.
 J'aime, et mon cher amant ne doit point le savoir ;
 J'aime, il ne m'aime pas : j'aime, et je suis jalouse.
 Cette femme, demain, si je pars, il l'épouse...

Et cependant, avec ce frère désiré,

Loin de lui, pour jamais, demain je partirai !

— Ah ! puisque tôt ou tard il faut que je le quitte,

Reviens à mon secours, Silvio, reviens vite !

Et tu rappelleras à ta petite sœur

Le temps où près de toi tout n'était que douceur,

Où, vivant dans le calme et non dans la tourmente,

Je n'étais qu'une enfant, et non pas une amante !

Elle lève la tête, inquiète.

Ah ! du bruit?... Non, personne. — Et ces musiciens
 Qui m'attendent... — Un mot à dire et je reviens.

Elle sort à gauche.

SCÈNE II

QUINAPALUS, seul, légèrement gris.

Ce jeune homme est-il brave, ou bien n'est-il pas brave ?

Voilà la question qui se pose : elle est grave.

Mais, qu'il soit brave ou non, serai-je le vainqueur ?

Dans le doute, avertissons à nous donner du cœur.

Il s'assied, tire de sa poche une bouteille avec un gobelet, et se verse une rasade.

Et dire que des gens prétendent qu'on viole
La morale en aimant un peu trop la fiole !
Au contraire, messieurs. Lorsque je bois du vin,
Je suis pieusement un précepte divin :
En lui, c'est la vieillesse, avant tout, que j'honore.

Il soulève son chapeau et salue la bouteille.

Je hais qui te méprise et je plains qui t'ignore,
Charme de la bouteille, ivresse du tonneau !

Avec un geste de mépris.

Je ne boirai jamais, fontaine, de ton eau !

Sa tête tombe sur sa poitrine, il s'assoupit.

SCÈNE III

QUINAPALUS, SILVIO, *Silvio est entré au fond, à gauche et, tourné vers la maison d'Olivia, contemple le portrait avec amour, sans voir Quinapalus.*

SILVIO.

O portrait de ma bien-aimée,
Que sur sa poitrine embaumée

Elle a suspendu tant de fois !
 Je vais donc, image si belle,
 Le voir enfin, ton pur modèle,
 Tout près, ainsi que je te vois !

Quel parfum s'exhale des choses !
 Jamais, jamais l'encens des roses
 Ne fut si doux à respirer.
 Je sens mes yeux mouillés de larmes...
 Quel est ce trouble, plein de charmes,
 Et qui pourtant me fait pleurer ?

Jé veux chérir, espérer, croire !
 D'impatients désirs de gloire
 Frémissent dans mon sein pâmé...
 — O talisman qui me viens d'Elle,
 Fais mon cœur vaillant et fidèle.
 Et rends-moi digne d'être aimé !

*Il baise le médaillon avec transport. Capotant
 Quinapalus sort de sa torfeur et veut se verser en-
 core à boire, mais il fait rubis sur l'ongle : la bou-
 teille est vide.*

QUINAPALUS.

Une bouteille vide !... O spectacle qui navre !
 Le crime est consommé, cachons bien le cadavre.

*Il se lève, jette la bouteille dans un massif et, se
 retournant, aperçoit Silvio éclairé par un rayon
 de lune. A part :*

Cette fois, je te tiens seul à seul, mon garçon.

Sans danger je te vais donner une leçon
Dont tu te souviendras, bel amoureux en herbe.
— Je n'irai pas trop loin : il est encore imberbe.
Pourtant, je ne veux pas l'effrayer à demi.

A Silvio, en grossissant la voix :

Que faites-vous céans, page, mon bel ami ?

SILVIO.

Je ne sais point en quoi cela vous intéresse.

QUINAPALUS.

Je le sais : vous venez attendre la maîtresse
De mon cœur.

SILVIO.

Et du mien.

QUINAPALUS.

Ah ! mitraille et canon !

Et vous osez enfin l'avouer ?

SILVIO.

Pourquoi non ?

Pour tout autre que vous ce serait un mystère,
Mais devant un rival je ne saurais me taire.

QUINAPALUS, *à part.*

Ah ! diable ! par hasard me l'aurait-on changé,
Mon peureux de tantôt ?

Haut, de plus en plus fort.

Sachez, monsieur, que j'ai
Tué quatre païens en Alger, dix en Perse.
Qui m'ose résister, monsieur, je le transpère.

Il tire son épée et se fend avec fracas.

SILVIO.

Des menaces ? C'est temps perdu : j'en ferais é,
Quand même vous auriez embroché le Sophi.

QUINAPALUS.

J'ai battu le Grand-Turc !

SILVIO.

Vous battez la campagne.

QUINAPALUS.

Téméraire !

SILVIO.

Vantard !

QUINAPALUS, *déconcerté.*

Monsieur !...

SILVIO.

Tranche-Montagne !

QUINAPALUS, à part.

Ho ! ho ! moi qui pensais l'effrayer.

A Silvio, en changeant de ton et en remettant l'épée au fourreau.

Calmez-vous.

Je ne vous en veux pas... Au fond, je suis très doux
Et je n'ai fait de mal, de ma vie, à personne.

SILVIO.

Vous reculez, je crois...

QUINAPALUS.

Non, mais je te pardonne.

SILVIO, de très haut.

Ah ! vous me pardonnez, monsieur le Fier-à-bras,
Quand ce serait à moi...

QUINAPALUS, de plus en plus humble.

Tout ce que tu voudras,

Je le terai.

SILVIO.

C'est bien, monsieur, je veux me battre.

QUINAPALUS.

Non.

SILVIO.

Vous avez donc peur ?

QUINAPALUS.

Moi ? — Je me tiens à quatre
Pour ne pas m'emporter...

SILVIO.

Je m'emporte à mon tour !
Il lui jette son gant au visage.

QUINAPALUS, *désolé.*

Et pourquoi veux-tu donc te battre ?

SILVIO, *avec exaltation.*

Par amour !

QUINAPALUS, *tirant de nouveau son épée
et reprenant le ton bravache.*

Ah ! par amour ! — Il faut que ma colichemarde
S'abreuve de ton sang.

SILVIO.

Pas de phrases : en garde !

*Silvio baise le portrait d'Olicia, qu'il tient de
la main gauche. — Ils se battent.*

QUINAPALUS, *échauffé malgré lui par la résistance de
Silvio.*

Mais c'est donc sérieux ?... Attrape donc ?

SILVIO, *laissant tomber son épée.*

Blessé !

Il voit du sang sur sa main, chancelle et va s'affaïsser contre le banc.

QUINAPALUS, *se parlant à lui-même et s'arrachant les cheveux avec un désespoir comique.*

Ivrogne ! maladroit ! imbécile ! insensé !
Es-tu content ?

Se penchant sur Silvio.

Ce n'est qu'au poignet... la blessure
Est légère. Ah ! tant mieux, j'avais la main peu sûre.
Allons vite chercher du secours.

Il sort. Pendant quelques instants, personne sur la scène, à l'exception de Silvio évanoui. — La sérénade commence, peu lointaine. Bientôt, Olivia paraît au fond, à droite, parcourt lentement le théâtre, regardant autour d'elle, mais sans voir Silvio caché par le banc et le buisson. — Puis, elle s'arrête, sous un rayon de lune.

SCÈNE IV

SILVIO, OLIVIA. *La musique continue pendant une partie de la scène.*

OLIVIA.

Viendra-t-il ?...

Elle fait quelques pas encore.

Nuit faite pour qu'on aime, ô douce nuit d'Avril !
 Sur le gazon du parc en sa fraîcheur première,
 La lune trace au loin des sentiers de lumière.
 Dans l'air tiède, dans l'air transparent et léger,
 Expirent des jasmins et des fleurs d'oranger...
 Rien ne bouge : le lac, le brin d'herbe, la feuille,
 Tout, sauf mon cœur qui bat plus fort, tout se recueille,
 Et la nature entière, en ce calme séjour,
 Attend le rossignol — comme j'attends l'amour.

SILVIO, *poussant un gémissement.*

Ah !

OLIVIA, *tressaillant.*

Qu'est-ce ?

SILVIO, *faiblement.*

Olivia!...

OLIVIA.

Mon nom!... C'est une plainte...
 Qui donc peut m'appeler ainsi ? L'horrible crainte!...

Elle cherche.

Si c'était Silvio?... Si c'était lui ?

Elle l'aperçoit.

C'est lui !

Blessé!... Respire-t-il ?

Elle s'agenouille et écoute. — Avec un soupir de soulagement.

Ah ! rien qu'évanoui.

Combien il a perdu de sang ! comme il est pâle !

Elle lui bande le poignet avec son mouchoir de dentelle.

O le charmant et pur visage !... Et cet air mâle,
Que je n'y trouvais plus ce matin !

Elle va pour lui prendre la main gauche,

Mon portrait !

Celui que j'envoyai tantôt ! Il le serrait
Sur son cœur, en tombant, ainsi qu'une relique !
Alors, s'il s'est battu, c'est pour moi ? Tout s'explique...
Ah ! s'il allait mourir, à présent, dans mes bras !
Mais non : ta blessure est légère, tu vivras,
Tu vis : déjà ta joue éteinte se colore,
Tes lèvres vont s'ouvrir, tes yeux vont se déclore...
Oh ! qu'avant ton réveil je puisse, doux ami,
Mettre un tendre baiser sur ton front endormi !

Elle baise au front Silvio, qui tressaille.

SILVIO, sans ouvrir les yeux, à mi-voix.

Ne me réveillez pas encore !... Que ce songe,
Que ce songe divin lentement se prolonge !
Sur mon front des baisers se posent et, tout bas,
Chantent des mots d'amour... Ne me réveillez pas !

Sur un mouvement involontaire d'Olivia, il ouvre les yeux. La musique cesse.

OLIVIA.

Qu'ai-je fait, imprudente ?

SILVIO, *se relevant à moitié, appuyé sur le banc, avec exaltation.*

O lumière immortelle !

Ce n'était pas un rêve, elle était là, c'est elle !
Sa bouche m'a baisé ! ses regards m'ont souri !
Ah ! maintenant, je suis guéri ! je suis guéri !

En finissant, il est debout.

OLIVIA, *prêtant l'oreille.*

Du bruit!...

SILVIO.

Allons-nous-en : il ne faut pas qu'on sache...

OLIVIA.

Non, vous êtes trop faible — et ce buisson nous cache.

Olivia est debout, aux écoutes. Silvio, retombé sur le banc, lui tient une main dans les siennes.

SCÈNE V

LES MÊMES, VIOLA, JACINTA, QUINAPALUS
*et MALVOLIO. Ils entrent tumultueusement. Qui-
napalus retient par la manche Viola, qui veut s'é-
chapper.*

VIOLA.

Laissez-moi !

JACINTA *et* MALVOLIO.

Laissez-le !

QUINAPALUS, *à Viola.*

Non, expliquez d'abord :
Je viens de vous laisser près d'ici, quasi mort,
Et vous couriez là-bas ? Ce n'est point vraisemblable.

VIOLA, *désespérée.*

Vous avez donc tué mon frère, misérable ?
Oui, mon frère !

Elle s'échappe en courant et, suivie de Jacinta

*et de Quinapalus, arrive devant Olicia et Silvio. —
Cri général de stupéfaction.*

TOUS.

Ah !

VIOLA.

Vivant !

Elle s'évanouit dans les bras de Jacinta.

SILVIO, se levant avec lenteur et fixant sur
Viola des yeux égarés.

Qu'est-ce donc que je vois ?...

O fantôme charmant ! ma sœur avait ta voix,
Ma sœur avait ces traits, ces cheveux, cette lèvre...
— Si ce n'était un songe enfanté par la fièvre,
— Si, ravie à jamais par les dots entr'ouverts,
Elle ne dormait pas dans les goémons verts,
Je dirais, en voyant ce spectre fait comme elle :
Voici ma Viola, voici ma sœur jumelle.

VIOLA, qui s'est peu à peu réanimée pendant les vers
précédents, se jette dans les bras de son frère.

C'est elle, Silvio !

TOUS.

Sa sœur !

VIOLA, comme si, tout à coup, elle se sentait nue,
s'enveloppe dans le manteau de son frère.

Oh ! cache-moi !

J'ai honte... ces regards...

SILVIO.

Te cacher? mais pourquoi?...

VIOLA.

Oh! surtout devant lui! Devant lui, reparaitre
Avec ces vêtements!

SILVIO.

Qui, lui?

VIOLA.

Le duc... mon maître...

Je ne pourrai jamais.

SILVIO, *effrayé.*

Je devine à moitié :

Tu l'aimes, malheureuse !

VIOLA.

Oh! tais-toi, par pitié!

Tu m'as trop devinée...

OLIVIA, *compréant.*

Ah!

SILVIO, *voyant le geste d'Olivia.*

Parole funeste!

VIOLA.

Il va venir... je pars...

SILVIO.

Je te suivrai.

VIOLA, *lui montrant Olivia.*

Non, reste,

Je le veux.

SILVIO.

Mais où donc vas-tu ?

VIOLA.

Je reviendrai...

Bientôt... dans un instant... — Reste.

Elle sort. Silvio hésite un moment à la suivre, puis, Olivia lui prenant la main pour le retenir.

SILVIO.

Je resterai.

OLIVIA, *à Jacinta, Malcolio et Quinapalus.*

Vous, suivez-la de loin, ne perdez pas sa trace,
Mais sans rien dire au duc de tout ce qui se passe.

SCÈNE VI

SILVIO, OLIVIA.

SILVIO.

O paradis perdu ! — Madame, je vous vois
A cette heure, en ce lieu, pour la dernière fois !
Que vous dire ?... Mes yeux s'emplissent d'amertume...
Ma sœur avait juré de porter ce costume
Et, malgré ces habits, son pauvre cœur blessé
Brûle, comme le mien, d'un amour insensé.
Et pour qui ? Juste ciel ! — Vous venez de l'entendre.
Il faut partir : le duc ne doit jamais apprendre
La vaine passion qu'il n'a pu partager...

OLIVIA, *l'interrompant.*

Qui sait ?

SILVIO.

Folie !

OLIVIA.

Au moins, attendez ! Quel danger
Vous menace ?

SILVIO.

Je sais à quoi l'honneur oblige.

OLIVIA.

Vous ne partirez pas, vous resterez, vous dis-je.

SILVIO.

Cette nuit nous fuyons : je serai loin d'ici
Demain.

OLIVIA, éclatant, d'un ton de reproche tendre.

Oubliez-vous... que l'on vous aime aussi ?

*Quatre ou cinq vers plus haut, le duc est entré ;
il a entendu les derniers mots dits par Olivia. —
Derrière lui, sont Valentin, Dario, et des valets
avec des torches. La scène s'éclaire.*

SCÈNE VII

OLIVIA, SILVIO, LE DUC, VALENTIN,
DARIO, VALETS.

OLIVIA, apercevant le duc.

Ciel !

LE DUC, à Olivia, ironique et amer.

Vous vous gênez peu ! Je vois ce qui se passe,

Et je mesure enfin jusqu'où va ma disgrâce :
Ce cœur que je croyais insensible, ce cœur
Dédaigneux et superbe, a trouvé son vainqueur !
Moi, vouloir être aimé ? Je n'en étais pas digne ;
Mais le triomphateur, mais le héros insigne,
C'est mon page !

OLIVIA, *montrant la blessure de Silvio.*

Il suffit. Ne causez point d'émoi
A cet ami vaillant qui s'est battu pour moi.
De mon émotion vous me faites un crime,
Et pourtant, monseigneur, n'est-il pas légitime
Qu'à ces marques d'amour mon cœur se soit troublé,
Que mon sang ait frêmi... quand le sien a coulé ?

LE DUC.

Quelles marques, madame ? Il a bien pu, je pense
Si l'on vous insultait, prendre votre défense ;
Mais je le connais trop, son âme est sans détour,
Il ne vous a pas dit qu'il vous aimait d'amour.

A Silvio.

Détrompe-la, mon fils.

OLIVIA, *à Silvio.*

Non, je vous en supplie,
Ne lui répondez pas.

LE DUC.

Dis-lui que c'est folie...

Tu n'oses pas répondre ? Elle te fait donc peur ?

SILVIO.

Madame...

OLIVIA, *lui fermant la bouche.*

Taisez-vous...

Bas.

Il aime votre sœur...

Je veux m'en assurer.

LE DUC, *avec une inquiétude croissante.*

Tu restes impassible ?

Mais non : si tu m'avais trompé, par impossible,
Tu serais à mes pieds me demandant pardon.

OLIVIA, *à Silvio qui s'avance vers le duc et veut parler.*

Pas encor.

LE DUC.

Tu te tais ?

*Silvio baisse la tête. Le duc laissant éclater son
chagrin.*

Ah! Dieu, quel abandon!

Plus d'amitié, plus rien! Un sort inexplicable
Me poursuit sans relâche et coup sur coup m'accable!

A Olivia.

Je me plaignais de vous... pourtant, votre dédain
Ne m'avait pas frappé comme ce trait soudain.
Oui, ce qui maintenant me tient l'âme occupée,

C'est moins l'amour déçu

Montrant Silvio.

que l'amitié trompée.

Un ami me restait : fidèle encor, c'est lui
Qui m'aurait consolé de ma peine, aujourd'hui.
Las des hommes, gonflés d'égoïsme et d'envie,
J'aimais ce pur enfant qu'éblouissait la vie ;
De mes plus chers pensers, il était confident.
Tant il me paraissait meilleur qu'un homme, et tant
Je lisais de candeur dans ses yeux pleins d'aurore !
Lui seul avait compris, quoique tout jeune encore,
Mon cœur capricieux comme un reflet changeant,
Plaignant tous mes soucis et tous les partageant...
Je le croyais, du moins... je ne le puis plus croire !
A qui donc se fier ? Quelle trahison noire !...
Silvio, Silvio, tu me fais bien souffrir !

OLIVIA, à *Silvio.*

Il aime, puisqu'il souffre.

Au duc.

Un mot va vous guérir :
Non, non, ce n'est pas lui qui vous trompe à cette heure ;
Mais quelqu'un de plus cher à tout instant vous leurre,
Quelqu'un vous cache ici ses sentiments secrets,
Quelqu'un... que vous aimez.

LE DUC.

Quelqu'un que j'aimerais,

Madame, aurait commis cette action infâme !
Et qui donc ?

OLIVIA.

Une femme.

LE DUC.

Une femme ?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, VIOLA, JACINTA, QUINAPALUS, MALVOLIO, et ANDRÉS. *Quelques vers avant la fin de la scène précédente, Viola est entrée, vêtue en femme. Elle est suivie de Jacinta, de Quinapalus, de Malvolio et du capitaine Andrés. Les nouveaux venus sont cachés derrière les personnages en scène, mais, au dernier mot « une femme », Viola écarte le groupe et apparaît.*

VIOLA.

Une femme.

TOUS.

Ah !...

LE DUC, *avec stupéfaction.*

Comment ?... Silvio !

VIOLA.

Mon nom est Viola.

LE DUC.

Viola ?

SILVIO.

Ma sœur.

LE DUC, *à part.*

Mais... qui m'a dit ce nom-là ?

— Elle !... Je me souviens... je comprends !

Reprise de la musique jusqu'à la fin de l'acte.

VIOLA, *à part.*

O torture!

Au duc.

Vous l'avez dit, c'est bien infâme. L'imposture,
Le mensonge... voilà, dans mon indignité,
Comment j'ai reconnu votre hospitalité.
Pardon, car j'en mourrai peut-être. Je m'exile,
Loin, bien loin de vos yeux : je retourne en Sicile.
Vers ces bords, que jamais je n'aurais dû quitter,
Un navire cruel demain va m'emporter ;
Mais, à ce châtement tout près de me soumettre,
Je vous dirai du moins mon excuse, ô mon maître,

Pour que vous n'alliez pas, me méprisant, bannir
 La pauvre Viola de votre souvenir.
 Mon crime vous sera moins odieux, j'espère,
 Lorsque vous saurez tout : l'ordre absolu d'un frère,
 Un serment solennel, m'imposaient ces habits
 Qu'auprès de vous j'ai moins acceptés que subis.
 Sinon de vous tromper eussé-je été capable ?
 N'est-ce pas, monseigneur, que je suis moins coupable ?
 Et puis — car je peux bien tout vous dire en partant —
 J'étais si malheureuse... et je vous aimais tant !

*Elle tombe à genoux en pleurant, la tête dans les
 mains... Le duc la relève aussitôt et l'attire sur sa
 poitrine avec passion.*

LE DUC.

Non, non : viens sur mon cœur, reste en mes bras penchée
 Violette d'amour, fleur modeste et cachée !

Lève tes grands yeux vers mes yeux !
 Ai-je pu, dédaignant les fleurs humbles écloses,
 Préférer la senteur orgueilleuse des roses
 A ton parfum mystérieux ?

Il la regarde avec tendresse.

Eh quoi ! tu pleures ? tu tressailles ?

VIOLA.

Je vous aime... O divin moment !

LE DUC.

Voici l'anneau des fiançailles :
 Comme toi je tiens mon serment.

SILVIO.

Ma belle Olivia, nous faudra-t-il attendre ?
Je t'aime... me crois-tu ?

OLIVIA.

Je t'aime et je te crois.

SILVIO.

Demain unira donc, par une chaîne tendre,
Deux couples au lieu d'un.

JACINTA, montrant Quinapalus, à part.

Qui sait ? Peut-être trois.

MALVOLIO.

Et moi, je reste seul avec tout mon mérite !
— Du moins, elle m'aima : j'en ai la preuve écrite.

LE DUC.

Comme elle disait vrai, cette vieille chanson
Que chantait une fille habillée en garçon !

Amants, c'était votre cœur même
Qui mettait obstacle à vos pas :
Tel ne croit pas aimer, — il aime !
Tel croit aimer, — il n'aime pas !
Mais, comme il faut que les yeux s'ouvrent,
Un jour, après mille tourments,
Toutes les erreurs se découvrent :
C'est la rencontre des amants !

VIOLA, *au public.*

O jeunes gens, ô jeunes filles,
Qui ce soir nous applaudissez,
Vous si charmants, vous si gentilles,
Tous vos vœux seront exaucés :
Le poète a de douces flammes
Et, quand les cieux sont incéléments,
Fait germer l'Avril — dans les âmes,
Pour la rencontre des amants !





APPENDICE

Pour compléter l'avertissement placé en tête de la brochure, nous croyons intéressant de reproduire ici, dans ses parties essentielles, un article de la revue *l'Art du Théâtre*, écrit par l'auteur à l'occasion des représentations de *Conte d'Avril* données au Théâtre-Royal du Parc, à Bruxelles (avril 1904).

(Note de l'Éditeur, 1905).

A Monsieur Charles Schmid,

Directeur de *l'Art du Théâtre*.

CE sont d'abord, mon cher directeur, quelques souvenirs que vous me demandez sur la façon dont est née cette comédie. Prenez garde ! Ces souvenirs sont encore si souriants dans ma mémoire que je risquerais de les évoquer avec trop de complaisance. Voyez plutôt : l'envie me prend de remonter fort loin et de commencer, comme dans tous les contes : « Il était une fois un jeune étudiant, apprenti poète... » Mais non, parlons à la première personne, cela ira déjà plus vite.

Un jour donc, chez François Coppée, auprès de qui j'avais trouvé, dès les années d'apprentissage, les précieux conseils d'un maître et l'affectueux patronage d'un aîné, je rencontrai Porel.

— Voici, dit le poète au comédien, un jeune homme qui vient de publier des vers. Il vous les enverra et vous les lirez.

Porel les lut et eut y trouver un certain accent dramatique. Je me rappelle encore ses paroles, tant elles me frappèrent et tant elles sont caractéristiques du jugement d'un homme de théâtre et du point de vue spécial auquel tout naturellement il se place : « Chacun de ces petits poèmes, me dit-il, *se boucle* ; j'entends par là qu'il a une exposition, une progression et un dénouement qui rejoint l'exposition. » Là-dessus, il me demanda de lui écrire un à-propos pour le tout proche centenaire de l'Odéon et me fit donner mes entrées. Porel, alors l'artiste entre tous aimé et applaudi de la rive gauche, était déjà le conseiller et le bras droit de son directeur. Plein d'érudition et de bonnes lettres, il venait d'écrire avec Georges Monval, le savant archiviste actuel du Théâtre-Français, une histoire de l'Odéon en deux volumes, et cela, dit la préface, « sur le coin d'une tablette de loge, pendant les entr'actes, entre le pot au rouge et la boîte à poudre, au milieu des sonneries et du va-et-vient d'un théâtre. » Dumas fils l'a décrite quelque part, cette loge-cellule où vivait Porel, « tenant, dit-il, de La Thorillière, le comédien-gentilhomme, et de Mabillon, le bénédictin de Saint-Maur. »

Enfin, le centenaire arriva, et Porel, entre deux actes du *Mariage de Figaro*, récita avec une verve étourdissante toute une petite histoire de l'Odéon, par moi rimée. A la fin du morceau, j'adressais un appel aux poètes en faveur d'une réaction idéaliste au théâtre.

— Prêchez d'exemple, me dit Porel, et réalisez-le vous-même, ce programme !

Je me mis à l'œuvre. Pendant ce temps, il devenait l'associé, puis le successeur de Charles de la Rouinat, et ma pièce, *Comte d'Avril*, n'était pas plutôt finie qu'il la montait, engageant,

pour le principal rôle, Pierre Berton, qui fut un incomparable duc d'Illyrie ; et il inaugurerait ainsi, avec la pièce de début d'un poète, une direction qui fut glorieuse et fit de l'Odéon, pendant quelques années, non la seconde, mais la première scène littéraire de Paris.

Six ans plus tard, en 1891, Porel reprenait l'ouvrage, après avoir commandé à Ch.-M. Widor, l'auteur de la délicieuse musique de scène qui se jouait en 1885 dans la coulisse, une partition complète, — ouverture et entr'actes, — qui est à présent au répertoire de tous les grands orchestres d'Europe et qui vient encore d'être saluée à Bruxelles, comme un pur et délicieux chef-d'œuvre.

Pardonnez-moi, mon cher directeur, de vous avoir conté ces choses. Je serais sans excuse, si je n'y avais trouvé une occasion d'adresser un reconnaissant témoignage à celui qui m'a ainsi, voilà dix-neuf ans, aplani les voies du théâtre, à qui j'ai dû de ne point connaître les attentes qui énervent, les incertitudes qui découragent, les rebuts qui désespèrent, à mon excellent et fidèle ami Porel.

La pièce de Shakespeare, dont la mienne est assez lointainement issue, s'appelle *Twelfth Night*, « la Douzième Nuit » — sous-entendu : après Noël, c'est-à-dire la Nuit des Rois, — ou *What you will*, « Ce que vous voudrez ». En quoi ma pièce s'en rapproche-t-elle et en diffère-t-elle ? Pour le déterminer, le mieux, ce me semble, est de commenter un peu les lignes d'avertissement qui précèdent les plus récentes éditions de *Conte d'Avril* :

« Ceci n'est point une adaptation : à quelques vers et à quelques épisodes près, le texte et la conduite de cet ouvrage nous appartiennent. Un récit de Bandello, deux ou trois farces italiennes ont fourni à Shakespeare le sujet d'une de ses plus capricieuses comédies. Et à notre tour, sur quelques thèmes de Bandello et du grand Shakespeare, nous avons très librement composé une comédie nouvelle : *Conte d'Avril*. »

« Ceci n'est point une adaptation... » ou si c'en est une —

car le tout est de s'entendre sur la définition du mot — je puis affirmer, tant pour dégager la responsabilité de Shakespeare que pour engager la mienne, que c'en est incomparablement moins une que *le Méteur* de Corneille, par exemple, ou *les Phalcéens* de Racine, ou *L'Amphitruon* de Molière, lesquelles pièces suivent de beaucoup plus près le texte et l'action des pièces d'Alarcon, d'Aristophane ou de Plaute dont elles sont imitées, que je ne fais de l'action et du texte de *la Douzième Nuit* de Shakespeare.

Les susdites comédies n'en passent pas moins pour des œuvres originales ; car écrire une œuvre originale, c'est traiter le plus vieux sujet du monde, mais en y mettant l'âme de son siècle, le génie de sa race, et sa sensibilité propre. Tel était du moins l'avis de nos classiques.

Shakespeare raisonnait de même. Lui qui pose, à juste titre, pour le plus grand inventeur dramatique du monde, n'a jamais inventé qu'un seul sujet de ses pièces, celui de *la Tempête*, et encore n'en est-on pas bien sûr.

J'ai dit que la matière de *la Nuit des Rous* lui avait été fournie par un récit de Bandello et par des farces italiennes.

La nouvelle de Bandello, le Boccace du XVI^e siècle, est précédée de cet argument : « Niccuola, amoureuse de Lattantio, va le servir, déguisée en page ; comment, après beaucoup d'aventures, elle se marie avec lui, et de ce qui advint à un sien frère. » Ajoutez : à un sien frère « jumeau et de parfaite ressemblance avec elle », et vous aurez le sujet de la partie sentimentale de *Twelfth Night* comme de *Conte d'Avril*. La nouvelle fut mise en trois comédies italiennes : deux s'appelaient *Gli Inganni*, les Méprises ; la troisième avait pour titre *Gli Ingannati*, les Dupés, et comme l'histoire, d'ingénieusement tendre qu'elle était dans le conte, était devenue ici, par l'introduction de nouveaux personnages, une bouffonnerie, Shakespeare y puisa sans façon la partie bouffonne, la plus importante, de son ouvrage, et jusqu'au titre de cet ouvrage lui-même, car le prologue de *Gli Ingannati* est intitulé : *la Notte de Ieffana, la Nuit des Farces, cette nuit, la douzième*

après Noël, où l'on élit, en tirant le gâteau, les grotesques Rois de la Fève, tels qu'ils nous apparaissent, au milieu des déguisements et des saouleries, dans les joyeux et quelque peu grossiers tableaux de Jordaens.

« A notre tour, — dit mon avertissement, — sur quelques thèmes de Bandello et du grand Shakespeare, nous avons très librement composé une comédie nouvelle : *Conte d'Avril*. » Lorsque la pièce fut jouée, plusieurs critiques, ceux qui avaient pris la peine de relire *la Douzième Nuit*, l'avaient dit avant moi. M. Louis de Gramont, qui savait mieux que personne à quoi s'en tenir, car il venait de donner à l'Odéon une très remarquable adaptation d'*Othello*, écrivait de *Conte d'Avril* : « Ce n'est pas même une adaptation. Ce n'est qu'une imitation fort libre et fort lointaine. M. Dorchain n'a suivi ni le texte, ni même l'intrigue de Shakespeare. » M. Léon Bernard-Derosne parlait de même : « Il y a nombre de personnages et de situations pareils dans les deux pièces, mais elles diffèrent d'une façon assez sensible pour qu'on puisse dire que c'est vraiment une œuvre originale que celle de M. Dorchain. » Même conclusion dans les journaux d'Angleterre : « Tandis que, dit le *Standard*, le *Macbeth* de l'Odéon est une traduction, souvent fidèle, du grand ouvrage de Shakespeare, soumis aux exigences rythmiques de la langue française, *Conte d'Avril*, excepté pour quelques passages célèbres, est plutôt un arrangement des situations et personnages de *Twelfth Night*, pour un texte entièrement nouveau, *to entirely new words*. » Et on lisait dans le *Daily Telegraph* : « Il faut prendre la pièce de M. Dorchain comme un poème écrit sur un sujet déjà traité très différemment, *very differently*, par le dramaturge anglais. »

Je ne me suis donc pas trop avancé en disant, après avoir proclamé ma dette envers le plus grand des poètes, que j'avais écrit une comédie nouvelle, une comédie bien mienne. Oh ! bien mienne, car je l'ai écrite, mon Shakespeare étant sous clef, sur quelques thèmes, sur quelques souvenirs de situations, de bouts de dialogue, d'images lyriques flottant en liberté dans ma tête pour s'y combiner, s'y enchaîner, s'y préciser, s'y déve-

lopper, s'y fixer enfin sur une trame nouvelle, dans ce travail inconscient d'abord, que la volonté contrôle, et après lequel il n'y a plus qu'à prendre la plume en écoutant chanter ses personnages, tant ils semblent vous dicter, sans presque que vous vous en mêliez, les vers qui courent sur votre page blanche. Heures de délices, et qui furent alors, en même temps, — je m'en souviens, et peut-être est-ce le secret de la vertu que la pièce semble avoir gardée, — celles d'un radieux épanouissement du cœur.

Quelles sont les différences essentielles entre *Comte d'Avril* et *Twelfth Night* ?

La pièce de Shakespeare est une farce énorme et débridée, dont les principaux personnages sont des bouffons, où les scènes de sentiment tiennent une place beaucoup moindre que les scènes grotesques. Dans la mienne, cela est renversé : *Comte d'Avril* est une comédie d'amour tendre, qu'égaye un peu de comique. De Shakespeare, je n'ai pris ni sir Tobie Bedaine, ni son compère en bamboche sir André Malejoue, ni le clown Feste, mais seulement le grave intendant Malvolio et la suivante Jacinta — la Maria anglaise — personnages que je dois presque entièrement au maître, encore que j'aie beaucoup abrégé leurs aventures qui, trop appuyées, et dialoguées en coq-à-l'âne et calembours intraduisibles, auraient paru insupportables sur notre scène. Mon Quinapalus peut passer toutefois pour une image, combinée et atténuée, du sir Tobie et du sir André de *Twelfth Night*.

La pièce anglaise — pourquoi ne pas dire ce qui ne se peut nier ? — est, en tant que composition et que psychologie, fort incohérente. En tant que composition : telle scène — l'entrevue entre Viola, déguisée en page, avec Olivia à laquelle elle porte le message d'amour de son maître — recommence jusqu'à trois fois, en trois actes, sans le moindre prétexte, et sans le moindre avancement de l'action. Les scènes se succèdent plus qu'elles ne s'appellent, ne « tournent » presque jamais, se prolongent au delà du nécessaire, ou s'arrêtent court au moment où on attend qu'elles évoluent. C'est à croire, par moments, qu'on a

jeté en l'air les dix-neuf tableaux de la comédie, et qu'on ne les a point ramassés dans l'ordre.

Enfin, les sentiments mêmes et les mobiles d'action des personnages sérieux sont à peu près incompréhensibles. Le duc aime Olivia jusqu'à la fin de la pièce ; pourtant, sans hésitation ni regret, c'est Viola qu'il épouse, dès qu'il apprend que le page qu'il prenait pour un garçon est une fille, et sans même l'avoir revue habillée en fille ! Olivia aime le faux Silvio, puis, lorsque le vrai se présente sous les mêmes traits et les mêmes habits que sa sœur, elle se donne à lui, à l'instant même, sans qu'un trouble quelconque l'ait avertie qu'elle se trouve pour la première fois en présence d'un garçon véritable !

Si ces incohérences, si cette psychologie par trop élémentaire sont des qualités dont il faille louer le poète, condamnons *Hamlet*, *Othello*, *Macbeth*, puisque c'est par leur enchaînement rigoureux des faits, par la logique absolue de leur évolution intérieure, par la profondeur de leurs analyses morales, que ces pièces passaient jusqu'à présent pour des chefs-d'œuvre. Mais avouons plutôt que *Twelfth Night* semble une pièce improvisée, disons même « bâclée » en vue de quelque fête, — probablement l'Épiphanie ou les Jours gras de 1601, — comme Molière, d'après la comédie espagnole de Moreto, *Dédain pour dédain*, bâclait en prose la *Princesse d'Elide*, après l'avoir commencée en vers, afin qu'elle pût prendre cette place, entre deux entrées de ballet, dans *les Plaisirs de l'Île enchantée*, à Versailles. J'ajoute bien vite que, dans son imperfection, la *Douzième Nuit* — à la différence de la *Princesse d'Elide* — reste une œuvre géniale, et que *Conte d'Avril* n'existe que parce que j'ai reçu d'abord, en lisant *Twelfth Night*, quelques étincelles du foyer de Shakespeare.

D'une pièce écrite, en quelque sorte, à bâtons rompus, j'ai tenté de faire une pièce composée, nouée et dénouée, dont le modèle serait beaucoup plus dans les comédies espagnoles de Lope et de Calderon, ou dans notre *Mariage de Figaro*, que dans la comédie anglaise. Si c'est un tort, que j'en porte toute la honte.

Quant à la psychologie sentimentale de *Conte d'Avril*, elle est mienne également. Si je prenais le personnage d'Olivia, je vous montrerais que, dans ma comédie, c'est de Silvio, le frère de Viola, qu'elle est éprise dès le commencement, et que, dès le commencement, elle est aimée de lui. La ressemblance des deux jumeaux peut bien lui donner le change un instant, au cours de l'intrigue, mais la nature n'est jamais vraiment trompée — et de quelle inquiétante manière ! — comme dans Shakespeare.

Quant au duc d'Illyrie, Orsino, son aventure amoureuse est le sujet même de ma pièce, si le sujet d'une pièce est dans la situation morale des personnages principaux, et non dans l'anecdote. Le sujet essentiel de *Conte d'Avril*, c'est, en effet, l'histoire d'Orsino placé entre un amour de tête et un amour de cœur. Il croit aimer Olivia parce qu'elle est belle, parce qu'il est artiste, dilettante, qu'il fait de la musique et des vers en son honneur ; mais il ne l'aime pas, il n'a jamais pu arriver à l'aimer : il s'est monté la tête pour elle. En revanche, il ne croit pas aimer Viola, parce qu'il la prend pour un garçon, cachée qu'elle est sous l'habit et le nom de Silvio son frère ; mais tout ce qu'il sent, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, révèle peu à peu, d'acte en acte, une inquiétude, un pressentiment, une douleur enfin d'amour qui achève de lui ouvrir les yeux lorsque, au dénouement, trouvant aux pieds d'Olivia le vrai Silvio, qu'il prend pour le faux, il se croit trahi par son gentil page. « Ah ! madame, » dit-il en s'adressant à Olivia,

Je me plaignais de vous... pourtant votre dédain
 N'e m'avait pas frappé comme ce trait soudain.
 Oui, ce qui maintenant me tient l'âme occupée,
 C'est moins l'amour déçu

Montrant Silvio.

que l'amitié trompée.

L'amitié ? Non, c'est l'amour ; et il est temps que le faux

Silvio, que Viola, reparait-elle, habillée en femme, et tombe dans les bras de son maître, car, selon la chanson du premier acte :

Quelquefois c'est votre cœur même
 Qui met un obstacle à vos pas ;
 Tel ne croit pas aimer, — il aime !
 Tel croit aimer, — il n'aime pas !
 Mais, comme il faut que les yeux s'ouvrent,
 Un jour, après mille tourments,
 Toutes les erreurs se découvrent,
 Pour la rencontre des amants.

De ce sujet, de cette progression, il n'y a pas la moindre trace chez le grand poète anglais : l'intérêt, dans sa pièce, a un autre fondement que dans la nôtre, qui est — presque tous les critiques belges en ont fait la remarque — beaucoup plus une comédie à la Marivaux qu'une comédie à la Shakespeare. Viola y prend les habits d'homme, comme Silvia, dans *les Jeux de l'Amour et du Hasard*, prend les habits de la suivante Lisette. Que se passera-t-il entre des cœurs faits l'un pour l'autre, si un vêtement emprunté fait hésiter les amants sur la condition sociale l'un de l'autre, comme dans *les Jeux de l'Amour*, ou sur le sexe de l'un d'eux, comme dans *Corte d'Avril* ? Les poètes ont bien le droit d'instituer de ces chimériques, ou, plutôt, symboliques expériences, si elles servent à montrer — dans une fable qui nous conduit loin du domaine de la réalité, mais d'autant mieux dans celui de la vérité essentielle — les inconscients et divins mouvements de deux âmes qui s'attirent à travers tous les malentendus, toutes les erreurs, tous les obstacles.

Que je nomme encore Lamartine, car en évoquant Viola et Orsino, je pensais un peu à Laurence et à Jocelyn dans la Grotte des Aigles ; et j'aurai, après avoir payé ma dette au maître anglais, payé ma dette aussi aux maîtres de France.

AUGUSTE DORCHAIN.

(*L'Art du Théâtre*, août 1904.)

NOTE

Si les rôles de Viola et de Silvio sont joués en cheveux blonds, ai-je besoin de recommander qu'on substitue le mot « blond » au mot « brun » dans la scène première de l'acte III, et que si l'actrice chargée du rôle d'Olivia est blonde, le duc Orsino dise d'elle : « La blonde Olivia » dans la seconde scène du deuxième acte ? — Mais voici, en ce cas, dans la même scène, une variante qu'il n'est pas inutile d'indiquer :

La couronne ira bien à des cheveux.

Quant à Olivia, elle se gardera de dire, dans la scène II du deuxième tableau de l'acte II :

Blonde comme je suis, le noir ne m'allait pas,

ce qui serait, pour une coquette, une invraisemblable erreur d'esthétique, mais elle dira :

Faite comme je suis, le noir ne m'allait pas.



Imp. KAPP — Paris.

Collection des Classiques GARNIER

Chaque volume se vend broché,
relié bigarré tête fantaisie ou 1/2 chagrin, tête dorée.

THÉÂTRE

- BEAUMARCHAIS. — Théâtre.
COLLIN D'HARLEVILLE. —
Théâtre.
CORNEILLE (Pierre). — Théâtre
choisi.
— Théâtre complet, 2. vol.
DELAVIGNE (Casimir). — Théâtre,
2 vol.
DÉSAUGIERS. — Théâtre.
FLORIAN. — Fables suivies de
son théâtre.
FOURNEL. — Curiosités théâtra-
les, anciennes et modernes.
LE SAGE. — Théâtre, 2 vol.
MARIVAUX. — Théâtre choisi,
2 vol.
MOLIÈRE. — Œuvres complètes,
précédées de la vie de Molière
par VOLTAIRE, 3 vol.
- MUSSET. — Comédies et p
verbes, 2 vol.
PICARD. — Théâtre, 2 vol.
RACINE. — Théâtre comp
REGNARD. — Théâtre.
SCHILLER. — Œuvres drama
ques, traduction de M. DE B
RANTE, 3 vol.
SHAKSPEARE — Œuvres co
plètes, traduction de M. GUIZ
8 vol.
THÉÂTRE ESPAGNOL (L
chefs-d'œuvre du). — Trad
par C. ROCHET LOPE DE VEC
ALARCON, CALDERON, etc. 2 v
VOLTAIRE. — Théâtre.

Édition LAPLACE

Volumes ornés de gravures coloriées.

- BEAUMARCHAIS. — Œuvres.
BOURSAULT. — Théâtre choisi
COLLIN D'HARLEVILLE. —
Théâtre.
CORNEILLE (Pierre). — Théâtre
complet.
DANCOURT. — Théâtre choisi.
DESTOUCHES. — Théâtre
choisi.
- MARIVAUX. — Théâtre.
MOLIÈRE. — Œuvres complètes
2 vol.
PICARD. — Théâtre choisi.
RACINE. — Théâtre compl
REGNARD. — Œuvres, 2 vol.
ROTROU. — Théâtre choi
SCARRON. — Théâtre compl
VOLTAIRE — Théâtre.

PQ Dorchain, Auguste
2220 Conte d'Avril
D3C6
1919

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

